



**UNION NATIONALE DES AMICALES DE CAMPS DE PRISONNIERS DE GUERRE**  
(Reconnue d'utilité publique)  
Inscription Commission Paritaire n° 786-D-73

**EDITION DE L'AMICALE DES STALAGS**  
VB et XA, B, C.

Rédaction et Administration :  
46, rue de Londres, 75008 Paris  
Tél. : 16 (1) 45 22 61 32 (poste 16)



Compte Chèque Postal : Amicale VB-X ABC : 4841-48 D Paris.

## LA CORRESPONDANCE DE L'ÉTÉ

La saison d'été ou saison des vacances, paradoxalement, n'incite pas à l'écriture, c'est une constatation. Les causes en sont diverses, que nous n'étudierons pas ici... Nous nous contenterons de reproduire pour être lues... à la rentrée seulement, les nouvelles que nos amis du Lien auront bien voulu nous envoyer, soit directement, soit par l'in-

termédiaire de la rue de Londres. Nous les présentons dans l'ordre chronologique de leur réception et dans le désordre le plus total de leur teneur et de leur signature. Le courriériste titulaire étant lui-même hors-circuit momentanément, on ne s'étonnera donc pas du désordre apparent de la présente rubrique. (T.)

● **Henri PERRON** : «...J'ai reçu Le Lien de juin aujourd'hui. Félicitations! (...) L'Enchtibé tient la route de mieux en mieux. J'admire la constance de l'ami Berset. J'ai bien aimé aussi «Soleil mon vieux copain». Bon choix! (...)»

La série s'achève, mon cher Henri, mais je crois savoir que rallonge il y a...

● **Louis BOULANGER** est un ami du Lien de «l'extérieur», domicilié à Bar-sur-Seine. Il nous a adressé, ce dont nous le remercions, des coupures de «L'Est-Eclair» qui relatent diverses commémorations des combats de juin 1940 : «Channes. Quarante-sept soldats sont morts les 16 et 17 juin 1940». Une plaque apposée sur le mur de l'église, avec l'appui du Souvenir français.

«Honneur à eux!...» Le Lien félicite M. le Maire honoraire de Channes, lui-même ancien de 39-40, de son initiative.

**Grange-l'Évêque** (Aube) : Apposition d'une plaque : «Rue des combats du 14 juin 1940». **Montsuzain** (Aube) : «Hommage aux 52 morts des combats du 15 juin 1940». **Balnot-La Grange** : «Après-midi du souvenir. Le combat du 16 juin 1940». 27 soldats y trouvèrent la mort.

● **Jules FRANCOIS** : «...C'est avec une très grande peine que j'ai appris le décès de notre ami ROSE, qui était un très gentil camarade et très dévoué amicaliste. Il laisse comme beaucoup d'autres de très bons souvenirs (...) Je ne pense pas partir en vacances ailleurs qu'ici, on y est toute l'année, et puis il fait si bon chez soi, mon épouse se trouve bien dans son jardin avec ses fleurs». Breton de fraîche date, notre ami n'en garde pas moins, me dit-il, la nostalgie de son cher Languedoc...

● **André JAFFRAY**, qui en a pris note, approuve la décision de faire du Lien un bimestriel, m'adresse un texte à publier intitulé «Schwedenturn» — voir ce n° — et en propose un deuxième à passer dans «Sous l'Ormeau», la rubrique de Lucien Vialard. Je l'attends...

● **Jean WEBER**, lui, confirme son vote de Vincennes sur la bimestrialité du Lien.

● **Jean MONTENOT** m'envoie la plaquette de ses souvenirs de guerre et de captivité, publiés partiellement ici. Merci à lui.

● **Henri DROIN**, le Vosgien, m'écrit quelques lignes chaleureuses à propos du Lien, qu'il lit toujours avec plaisir, même s'il ne relève pas de notre Amicale. Je l'en remercie et lui souhaite une excellente santé.

● **Charles CRUCHAUDET**, tout nouvel adhérent, procuré par notre ami Fernand Cuisinier, de Jurançon, envoie ses amitiés «à tous ceux qui ont été avec nous».

● **Paul DUCLOUX**, en dépit de ses graves et prolongés ennuis de santé, qu'il assume avec un courage admirable, trouve le temps et la force de jardiner autour de sa maison, travaux alternés avec le classement de sa bibliothèque, les livres étant une passion héritée de son père, et avec la réfection intérieure de son logis. Je (nous) lui souhaite un reste d'années heureuses en compensation de ses maux...

● **Roger LAVIER**, notre vice-président, a appris seulement par Le Lien, la mort de Maurice ROSE. Il écrit : «Peut-être pourrions-nous établir une chaîne téléphonique qui permettrait aux membres du bureau d'être prévenus à temps de ces événements, qui permettrait à chacun d'agir en fonction de ses possibilités en pareil cas... C'est une bonne idée que nous essaierons de mettre en pratique. S'agissant de la bimestrialité du journal, il reconnaît l'importance de la raison financière, celle aussi du travail de rédaction, décide de s'en remettre à la volonté «majoritaire», mais tient à redire l'intérêt que Le Lien représente pour le maintien de la cohésion de l'Amicale.

● **R. DILLON**, sur la bimestrialité, écrit : «Tout ce qui a été fait par tous ceux qui ont participé à la vie du «Lien» mérite des éloges, car il faut avec le talent, du temps, ce temps que beaucoup de ma génération ont été contraints d'utiliser à tout créer... à 30 ans, après 9 ans d'absence. Peut-être aussi le fait de ne pas trouver le nom connu d'un ami qui entraîne... Je comprends que tu puisses éprouver de la tristesse, que je partage, car c'est avec plaisir et souvent avec émotion, égoïstement du reste puisque n'y participant pas, mais uniquement par manque de talent, que je lis «notre journal». Son arrivée, mensuelle ou bimestrielle, sera toujours la bienvenue». Merci à cet ami de Neuilly pour sa lettre si bienveillante et si compréhensive.

● **P. DEVILLERS**, dont nous avions publié en décembre 90 un «Avis de recherches», en équipe avec d'autres journaux, lui a permis de retrouver les noms de six de ses camarades tués au cours du combat victorieux disputé entre Apremont-la-Forêt et St-Mihiel (Meuse). Le Président du Souvenir français de Verdun en a été informé». Nous nous réjouissons chaque fois que

la lumière se fait sur ces combats ignorés, oubliés.

● **Max PINLON**, évoque avec chaleur ce «Lien» tenu très haut sans lequel, «j'en suis sûr, l'Amicale ne serait pas, mais que la plupart de ses membres se contentent de lire — sans plus — et c'est ce que je leur reproche. Car cette lecture devrait hautement les inciter au dialogue, exprimé aussi simplement qu'il l'a été tout au long de notre épreuve commune. Les sujets traités devraient provoquer des souvenirs oubliés semble-t-il par trop de camarades qui, maintenant en retraite, ont pourtant le temps de penser... et d'écrire, même si le stylo fatigue un peu les doigts!»

Sévère, notre ami girondin l'est aussi pour les commentaires entendus dans les médias, chez de jeunes journalistes, «quant aux longues opérations militaires du Golfe, ou paraissant telles à nos troupes de métier». Et PINLON de citer telle interview d'un spahi arrivant chez lui en Gironde «après une si longue absence», août 90 à fin mars 91!!! Et de comparer avec ceux de 14-18, de 39-45 : «devant de telles énormités, je n'ai lu qu'une seule protestation dans un journal de Quimper. Pas un mot dans les journaux ou bulletins ACVG ou PG, et, bien sincèrement, je ne comprends pas un tel mutisme. Comment s'étonner alors que tant d'enfants d'aujourd'hui ne sachent rien des deux grandes guerres, de ceux qui les firent et qui, en grand nombre, y restèrent?...»

— Le Lien a tenu à faire écho à la légitime indignation de notre camarade PINLON — partagée par beaucoup d'autres.

● **Eric GROS** : «La parution bimestrielle du «Lien» n'est pas une mauvaise chose en soi. Ne peut-on en profiter pour diversifier le contenu du journal? Toujours à ton service!» On appréciera dorénavant un peu plus la plume de notre ami bellifontain...

● **Henri FISSE**, le bordelais, reste hanté par ses souvenirs de Hambourg, du feu du ciel et de l'eau profonde : «C'est à Hamburg, à Pineburg, au 692 Kommando, A Sandbostel, à Nienburg, kakis en haillons, C'est à Hamburg que nous crevions d'ennui. Le long des quais les chalands glissaient sans bruit...»

● **Robert UHR**, le biarrot «évadé», nous envoie ses amitiés depuis Salzburg, la ville de Mozart. Merci à lui. Deux cartes postales très amicales, juillet :

● **René QUINTON**... «en un lieu proche de l'auberge où Péguy rêvait ses prières aux pieds de Notre-Dame de Chartres».

● **Fred CAVALLERA**, chasseur d'images en Vercors, où il s'en est allé «à la recherche d'un peu de fraîcheur». —Evidemment, pour un gars du haut soleil de Gardanne, la fraîcheur des hautes futaies est une nécessité!... Il y fut en compagnie de ses petits-enfants férus d'histoire.

● **VERBA Robert et Michèle** ont rejoint leur (presque) thébaïde océanne d'Arcachon. Fatigués du travail de l'Amicale, soucieux avec raison de leur état de santé, ils ont bien mérité de se reposer à l'ombre du vieux chêne de leur maison girondine.

### ■ PRÉCISION

Le Lien a publié de larges extraits des souvenirs de guerre et captivité de Robert MONTENOT. L'imprimeur et le rédacteur en chef s'excusent auprès de lui... et de quelques lecteurs, si sa signature a été omise au bas de quelques-uns des extraits parus sous leur responsabilité... (T.)

● **Joseph LANGEVIN**, notre président, essaie d'oublier son âge à Saint-Palais-sur-Mer, chez sa petite-fille. Je lui ai rappelé notre rendez-vous parisien du 13 octobre — le téléphone est bien pratique quand la mémoire oublie...

— Les nouvelles... on en trouve aussi ailleurs, telle celle-ci dans le «Journal des Combattants» du 14 juillet : «L'Hymne national menacé»! Un ancien officier d'Indochine se dresse pour le défendre. Avec raison! Où donc s'arrêtera la manie de nos modernes iconoclastes? Modifier «La Marseillaise» qui a fait le tour du monde? Ce monument, ce lieu de mémoire qui aura deux cents ans l'an prochain? On dit que certains de ses versets défriseront un quarteron de pseudo-pacifistes «intellectualistes» influents, lesquels ne supportent pas «le sang impur dans les sillons et l'appel aux bataillons». Oubliant, ou feignant d'oublier, que ce sang est celui des envahisseurs étrangers ou des tyrans locaux quels qu'ils soient, et que les bataillons sont destinés à la défense de la Liberté, de la Paix et de la Patrie en danger. Peut-être est-ce ce dernier point qui défrise nos utopistes, rêveurs

impénitents du baiser Lamourette mondialiste de l'an 2000? «Aux armes, citoyens!»

Fin juillet est venu déverser sur ma table de travail — le «courriériste», lui, se prélassait au soleil de Gironde — un flux de nouvelles diverses que voici, dans le désordre :

● **Marcel LEVEAU**, Le Perreux-sur-Marne, versement de sa cotisation, avec un plus. Merci à lui.

● **André GUICHARD**, Vellefaux, versement de deux années de cotisation. Et compliments pour notre activité. Merci.

● **Marcel DENTELLE**, 58640 Varennes-Vauzelles, nous fait part de cette nouvelle adresse — bien notée. Meilleure santé, cher camarade.

● **Bernard DUMONT**, 88 Removille — Cotisation bien reçue, merci.

● **Charles POGGI**, 20217 Saint-Florent, fait preuve de beaucoup de générosité, ce dont nous le remercions vivement. Il nous écrit : «... je vous souhaite bonne santé et longue vie. Quant à moi, je traîne depuis toujours (une pile). Depuis un an je n'ai plus de malaise. Bonjour fraternel d'un Corse pur et Français».

Depuis le temps des barbelés, nous connaissons bien les sentiments profonds de nos camarades corses. Et qu'ils n'aient pas changé après un demi-siècle, notre correspondant nous le fait bien voir, mais il n'en était pas besoin... Merci à lui, et encore de bonnes années dans son île si belle.

● **Achille THOUZEL**, Nîmes. Nous avons bien reçu le chèque de la cotisation 1990. C'est un oubli de notre part qu'il n'ait pas été répertorié dans Le Lien. Ce sont les cotisations de 1991 qui sont actuellement en cours de recouvrement...

● **Georges LOEB**, Paris. Cotisation bien reçue, merci.

● **René APPERT**, Eaubonne. Idem, merci à lui.

● **Roger DESMET**, Lille. Idem, merci beaucoup.

● **André DENIS**, Feytiat. Idem, merci.

● **Marcel LEGA**, 20253 Patrimoine. Idem, merci beaucoup. Il écrit : «...l'érosion de l'âge, la santé plus ou moins bonne ne m'incitent guère à plus grand-chose qu'à une relative tranquillité de corps et d'esprit, ne vivant plus qu'avec mes souvenirs de guerre et de captivité, ou dans l'attente de la visite de mes enfants et petits-enfants (...) Bien le bonjour et mon salut fraternel aux camarades du Lien, et particulièrement à Henri PERRON pour son article sur Maurice ROSE».

● **Dr Paul RICHARD**. Nous avons bien noté votre nouvelle adresse à La Rochelle. Merci de nous l'avoir signalée.

Plusieurs décès à signaler ici, certains sont relativement anciens :

- René CHARPENTIER, 95560 Maffliers Monsoult.
- Auguste MEJEAN, 48400 Florac.
- Armand GANVERS, 06400 Cannes.
- Pierre BUNEL, 61200 Argentan.
- MANSUY, 88290 Saulxures-sur-Moselotte. Madame MANSUY (excusez-moi d'omettre le prénom de votre mari, qu'ici je ne puis vérifier) écrit : «Ci-joint un chèque de cotisation pour le journal que mon mari appréciait beaucoup, malheureusement voilà deux ans qu'il n'est plus. Je continue à lire son courrier mais bien des choses m'échappent encore. Votre journal est lui même par mes voisins». Merci à vous, Madame.

A toutes ces familles, nous présentons nos condoléances les plus sincères, et nous les assurons de notre amitié.

● **Raymond VILLIERS**, St-Martin-du-Tertre, a répondu à l'avis de recherche du Dr Alain GAUTHIER paru dans Le Lien du mois de mars dernier. Merci à lui. Sa lettre a été transmise.

● **De B. LE GODAIS**, 53000 Laval, une carte de Sandbostel : «Je suis allé comme à l'accoutumée faire mon pèlerinage au camp même de Sandbostel et aussi au cimetière qui avait été établi quelques années avant la fin de notre captivité et dans lequel, avec quelques autres camarades, nous avions enterré plus de 3000 déportés du camp de Neuengamme (...) Je reviens ici assez souvent parce que, à mon initiative, «les Amis de la Musique» de Saint-Bertherin ont fait amitié avec la «Helmakfreunde» de Selsingen-Sandbostel. La haine est vaincue par l'amour. C'est ainsi que pour notre avenir commun se construit l'Europe. Avec toutes mes amitiés».

Suite page suivante.

## LA CORRESPONDANCE DE L'ÉTÉ

(suite)

● **Bernard ADAM** et madame, cherchent, « en vain », le soleil sur les terres du Finistère! C'est une éclipse qui dure...

● **Dr Henri GUINCHARD**, le Jurassien, que nous n'avions pas vu à Vincennes en mars, me fait part d'un état de santé qui l'a préoccupé de longs mois (à notre insu)... Il écrit : « Activée par la maladie, la vieillesse m'est tombée dessus d'un seul coup. Je n'ose même plus entreprendre les grandes marches en forêt où je puisais ma santé. Mais la tendre sollicitude des miens m'est un précieux réconfort (...). Cher toubib, le moral dans ces cas-là est un précieux adjuvant, tu le sais d'ailleurs. Que l'assurance de notre amitié P.G., ici renouvelée, agisse sur toi comme une grâce ajoutée à ta propre espérance... »

● **Odette ROSE**, le 26 juillet, remercie tous ceux qui à l'Amicale ont voulu marquer leur reconnaissance à son mari, Maurice, par le dépôt d'une plaque commémorative déposée sur sa tombe par notre trésorier Marcel MOURIER, et madame.

● **Pierre DAROT**, et madame, sont allés affronter la tramontane en pays sétois : « temps ensoleillé mais froid ». Drôle de météo ici et là cette année...

● **Le Journal des Combattants** du 3 août, avec juste raison, donne la parole à un représentant des anciens d'Indochine, défenseur de la mémoire de tous ceux qui sont tombés pour la France sur les Théâtres d'Opérations Extérieures, « Français de souche ou par le sang versé, Vietnamiens, Africains, (et réclame) pour ces combattants le droit à la vérité historique, cette vérité si souvent déformée, falsifiée ou même escamotée ».

Dans ce même numéro du J. d. C. on lit une histoire que pour ma part j'ai trouvée ahurissante sur « la Croix de guerre 1940 », laquelle, après diverses péripéties, aurait compté des « listes d'homologation comprenant des dizaines de milliers de noms. Ces croix furent remises aux intéressés, et certaines vinrent même surprendre des prisonniers dans leurs camps allemands ». (souligné par moi).

Je me suis tâté un long moment, « doutant si l'ombre était réelle »... Personnellement, je n'ai connu aucun P.G. — et j'en ai côtoyé un grand nombre! — qui ait « bénéficié » de cette distinction dans les barbelés. Ce qui ne signifie pas qu'il n'y en ait pas eu... Mais je ne me tromperai pas en disant qu'elle a plutôt honoré... tous ceux-là qui, par milliers c'est vrai, rapportèrent leur arme en 4<sup>e</sup> vitesse à Perpignan ou à Montauban! Avec quelque injustice pour les braves, c'est avec une suspicion bien légitime que, dorénavant, je regarderai les boutonnières...

● **Pierre DURAND**. Ce que beaucoup de nos lecteurs ignorent, c'est que notre ami mussipontain a une double vocation, collaborateur efficace du Lien et cyclotouriste tout aussi passionné, puisque fondateur d'un club « ad hoc » de trente ans d'âge aujourd'hui! Il m'écrit :

«...Du sport au souvenir patriotique il n'y avait qu'un pas... Chaque année une centaine de cyclistes, en principe le dernier dimanche de juillet, se rassemblent à Bouconville, petit village meusien où se trouve érigé un monument à la gloire de Jean BOUIN, dont le nom est dans toutes les mémoires des anciennes (et nouvelles) générations de sportifs — et des autres... »

A l'aube du 29 septembre 1914, un coup de sifflet strident a retenti. Dans le petit jour blafard, la 9<sup>e</sup> Compagnie du 3<sup>e</sup> bataillon du 163<sup>e</sup> RI a laissé venir à elle les vagues d'assaut ennemies (...). Sac au dos, baïonnette au canon, un fantassin, plus agile, plus prompt que ses camarades, portant comme eux capote bleue et pantalon garance, uniforme-cible promis au massacre, s'est porté en avant de sa section. Une salve trop courte des 75 freine à peine la progression de la colonne allemande. Un éclat d'obus se perd dans les chairs du soldat qui roule à terre, fauché à mort (...)

Ce soldat héroïque devant Bouconville, c'était l'athlète Jean Bouin. Il avait 26 ans...

● **Robert HUITON** (Genève) : « La réunion à Bourges, le 25 juillet, du Kommando 746 (XA), s'est déroulée dans la joie des retrouvailles. Ambiance très chaleureuse durant le repas où nous avons évoqué maints souvenirs. Nous nous sommes quittés en nous promettant de nous réunir à nouveau l'an prochain. Si Dieu nous prête vie ».

● **Yves DAUREL** (Gironde) : « ...Merci également de nous signaler le livre de Chanu (...) Ici statu quo. On continue à se réunir de temps en temps entre « anciens » : LARROZE, LAGUERRE fils. Et, contact téléphonique maintenu avec l'abbé MULLER, toujours très occupé avec sa paroisse » (...)

● **Henri FISSE**, de Gironde, a de l'humour... Qu'on en juge : « La pluie, bénie, m'oblige ce matin à ne pas mettre le nez dehors, ayant perdu mon « pebrock », non ce n'est pas de l'anglais mais un mot venant du latin « pebrockus », devenu en argot bordelais « parragua » — acheté en 45 à Compiègne avec un galurin, dérivé, lui, du grec et devenu en argot bordelais : chapeau. Ces achats, effectués avec une bonne partie du pécule (prime) généreusement versé, complétèrent ma transformation en « pékin ». Sur mesure paraît-il... » (Suit un long développement que je ne peux reproduire ici, mais qui montre chez ce presque nonagénaire fidèle une activité de l'esprit étonnante).

● **Pierre DURAND**, de Lorraine, m'a adressé ce compte rendu :  
WISSEMBOURG. Monument aux Morts de 1870 au Geisberg.

Pour la première fois cette année, le 4 août 1991, jour anniversaire de la bataille de Wissembourg en 1870, quelques anciens du 8<sup>e</sup> Zouaves, assistaient à la cérémonie commémorative organisée en souvenir des combattants « morts pour la France » en 1870.

Nos camarades BECHER (57), DURAND (54) et THIRION (54), honoraient ainsi par leur présence, nos grands anciens des 1<sup>er</sup>, 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> Zouaves, ayant combattu bravement au cours de la bataille d'Alsace. Leurs morts, blessés, disparus ou prisonniers furent nombreux. Le 3<sup>e</sup> Zouaves, en un seul engagement perdit 25 officiers et 600 zouaves tués ou blessés.

Manifestation très officielle en présence des élus locaux, du sous-préfet, des officiers de l'armée de l'air, de la gendarmerie ainsi que des sapeurs-pompiers.

Nous remercions les délégués du Souvenir français MM. MULLER et EISCHENLAUB, pour leur invitation à cette cérémonie et leur chaleureux accueil. La population était représentée par une centaine de personnes.

Rendez-vous a été pris pour l'an prochain, le 4 août 1992, en souhaitant que le drapeau de la section « Alsace-Lorraine et Franche-Comté » puisse s'ajouter aux onze présents autour du monument ».

● **André BERSET**, de Touraine, lui, a eu au mois d'août une grosse peine en perdant un de ses bons camarades de guerre et de captivité, René DRACH, lequel, bien que ne faisant pas partie de l'Amicale, était bien connu des Anciens d'Ulm et du Kommando Magirus. « J'ai tenu, écrit BERSET, à marquer cette disparition d'un poème que je dédie, non seulement à ce vieux compagnon de nos infortunes, mais aussi à la mémoire de tous ceux dont nous aimerions conserver l'affection le plus longtemps possible... »

Voici ce poème :

## L'ULTIME EVASION

Il était mon ami.  
Bien plus, mon frère d'armes.  
Avec lui, mille alarmes  
Nous avaient réunis.  
Depuis le temps lointain  
Où l'on n'est que « Bleusaille »  
Jusqu'aux jours de grisaille  
Quand la tête déteint.  
Nous échangeons nos vues,  
Nos craintes, déceptions ;  
Quelquefois nous pensions  
A nos déconvenues.  
Puis, il s'en est allé ;  
Me laissant, solitaire,  
Sur mon lopin de terre  
Des souvenirs foulés.  
— Adieu... mon camarade,  
Tu nous quittes, trop tôt,  
Fuyant les mascarades...  
Adieu?... non, à bientôt.

A. BERSET. Août 1991.

● **Pierre PONROY**, Paris, nous donne des nouvelles de la santé de son épouse, Suzanne, qui a été fort ébranlée ces derniers temps. Un mieux s'est produit ici, nous le souhaitons ici, se maintiendra et se confortera. Bon courage!

● **René MOUFFLET** nous signale la disparition de : Mme BRUN Aimé, de Marseille, survenue accidentellement début juillet.

Mme SANIAL Elie, de St-Martin de Valamas, Ardèche. A ces camarades éprouvés et à leurs familles, l'Amicale adresse ses condoléances et leur renouvelle sa fidèle amitié.

● **Eric GROS**, depuis Cancale... fait écho au « Lien » de juillet-août par les deux remarques suivantes : — 1<sup>o</sup>) « Le récit de H.H. Jescheck m'a beaucoup intéressé. Le curriculum vitae de cet intellectuel allemand est caractéristique; il n'est pas unique. L'intérêt pour la France est le trait constant de nombreux Allemands de qualité; il ne fut pas incompatible avec le nationalisme! L'auteur ne nous dit pas s'il accepta le nazisme; il se contenta de dire, sur un ton neutre, qu'il était en service commandé. Qui s'étonnerait ou se plaindrait que les hommes de sa génération aient dû faire peu neuve! L'Allemand n'est-il pas protéiforme par essence? » (...)

— 2<sup>o</sup>) « La rubrique de DUCLOUX rend justice à l'humanité de certains Allemands, notamment catholiques. On pouvait le dire beaucoup plus tôt et ne pas craindre de choquer ceux qui n'acceptaient pas de lire du bien sur les Allemands... N'ai-je pas été moi-même l'objet (et d'autres avec moi) de la bienveillance du « personnel de surveillance »? Il y a exactement 50 ans (le 31 juillet 1941) j'étais déclaré « inapte au travail » par un médecin allemand complaisant, poussé à cette libération par un infirmier copain des prisonniers. Et quelques-unes des sentinelles qui convoquèrent, le 1<sup>er</sup> octobre 1941, notre train, avaient pris le risque de poster en France des lettres clandestines ».

● **Chez « Ceux du 1A »**, de Belgique, j'ai lu ceci qui fait froid dans le dos, rétrospectivement :

« Le Dr BURCKHARDT, citoyen suisse et président de la Croix-Rouge internationale, a révélé au cours d'un exposé sur le fonctionnement de la Croix-Rouge pendant la guerre en Europe, qu'Hitler n'a jamais cessé à partir du déclenchement des hostilités, d'éprouver un fort penchant pour la désiliation des conventions internationales sur les prisonniers de guerre. »

Lorsque la situation devint critique pour l'Allemagne, le Führer alla jusqu'à donner l'ordre de fusiller tous les prisonniers alliés. C'est l'Armée qui s'opposa formellement à l'exécution de cette décision.

OUF! C'est bien vrai, l'Allemand est... protéiforme par essence!

● **Dr Lucien RAFFALLI**, l'auteur de « Les loups dans la bergerie », par le biais d'une superbe vue de Peillon, village très haut perché de Haute-Provence, nous souhaite de « bones vacances ».

● **Lu cette nouvelle** : dans le soixante millième livre sur Hitler, on apprend que le Führer se livrait à des exercices matinaux « pour faire travailler ses biceps afin de pouvoir tendre le bras droit pendant des heures pour faire le salut nazi ».

● **Abbé GRUGNOLA G.**, demande que l'on note sa nouvelle adresse : 2, Place de Mesdames, 88200 Remiremont.

— Cartes postales de :

● **O. ROSE** (madame) en Alsace.● **MOURIER** et madame, en cure et harcelés de soleil.● **Abbé J. BRION**, « après un petit séjour en Auvergne, part au Pays de Galles pour une rencontre entre Européens (Fraternité Charles de Foucauld) ».● **VIALARD Lucien** : amitiés de Nice et rendez-vous au 13-10.● **BERNARD M. et S.**, nos amis fidèles du Canada, regrettent de n'avoir rencontré personne au Bureau lors d'un récent séjour en France... Ah, nous le regrettons, nous, bien davantage! A vos bises canadiennes

nous répondons par des bises françaises, cousines et amicales.

● **LAGUERRE Maurice**, 16, rue Ampère, 54780 Girumont : « bonjour aux anciens du camp disciplinaire de Heuberg (V B) où il « villégiaturait » voici un demi-siècle!

● **FERRI Antoine**, 10, rue P. Doumer, 14000 Caen : « Amitiés à Henri MOLLIER et Henri PERRON ».

● Par madame **Odette FERRY**, nous apprenons le décès de notre camarade Fernand CUVIER de Colombelles-Belles, son père. Nos sincères condoléances à toute la famille.

● De **Michèle et Robert VERBA** d'ARC...achon en Gironde, une carte postale si laconique, qu'un moment j'ai douté qu'aucun style l'ait effleuré de sa pointe! La chaleur sûrement...

● **Maurice LAINE**, V.B. 27330 La Neuve Lyre et notre ami **P. DURAND**, dit Le Lorrain, se sont entretenus en août de leurs souvenirs du premier kommando de Heuberg (août-décembre 1940) qui compta 350 P.G. : « L'hiver précoce nous trouvait complètement démunis; des baraques glacées, une nourriture quasi-inexistante; le travail au rendement en forêt; la dysenterie, l'absence de nouvelles, tout cela contribuait à rendre extrêmement difficiles les débuts de la captivité. Il fallait du caractère pour tenir le coup ».

Les anciens de ce kommando qui le désirent peuvent se mettre en rapport avec LAINE à l'adresse ci-dessus (tél. 32 30 62 34). Souvenir amical à R. SIMON, P. URION, M. JANOT, P. SAILLET.

● De la réponse du Secrétaire d'Etat aux A.C. au Président de l'U.N.A.C., notre ami Marcel SIMONNEAU, en date du 19 juin dernier, il ressort que la reversion de la retraite du combattant décédé à son épouse ne peut être mise en œuvre car elle « engendrerait un coût considérable qui ne peut qu'être difficilement envisagé, compte tenu des priorités gouvernementales définies pour 1992 ».

On a du mal à comprendre puisque, en l'occurrence, il ne s'agit pas de dépenses nouvelles mais d'un transfert de bénéficiaire, unité pour unité!...

● **Paul DUCLOUX**... a fait une échappée de quelques jours en Alsace, qui lui a rappelé le temps où il « villégiaturait » en avant de la ligne Maginot...

● **Roger BRUGE**, notre ami et défenseur, se remet lentement d'une opération chirurgicale simple mais mal conduite, mal menée. Courage lui soit donné.

● En dernier lieu j'ai reçu ceci, texte et photo, d'un anonyme. La tenue vestimentaire est la tenue du travail en usine...



Les devinettes de l'été. Un ancien du VB qui se dit « fervent amicaliste et fidèle lecteur du Lien » nous propose de publier la photo qu'il nous adresse.

Il ajoute : c'est un vieux souvenir ramené de captivité de quatre camarades réunis, avec d'autres, au kommando Marklin à Goppingen. Il s'agit, en partant de la gauche, d'un ami qui n'a jamais donné de ses nouvelles, le suivant se reconnaît facilement et ses amis du VB et des X A, B, C devineront. Malheureusement, les deux suivants nous ont quittés dans la force de l'âge. Jacques LOGEARD, le brave Jacques Logeard, homme plein de douceur et de sollicitude pour les autres. Enfin Ambroise THOMAS, plus connu au stalag sous le pseudonyme de Nono. Vaillant et entraînant trompettiste à la troupe musicale à Villingen. Ces deux amis regrettés et jamais oubliés.

## CONCLUSION

Cette rubrique a été arrêtée à la date du 2 septembre 1991, à Pau. Tout ce qui est resté rue de Londres, à Paris, sera traité par Robert VERBA dans le prochain numéro — que personne donc n'incrimine la négligence ou pire encore. J'ai rapporté ce que j'ai reçu... Nombre de correspondants habituels ne se sont pas manifestés, je le regrette. La vie d'une Amicale comme la nôtre tient à la régularité relationnelle de ses membres avec le Bureau directeur. Pensez-y et « bonne rentrée ».

J. Terraubella.

## CONGRÈS DE L'UNION NATIONALE DES COMBATTANTS A ROUEN

(Extrait du rapport d'activité)

En conclusion, les membres de l'Union Nationale des Combattants, forts du caractère spécifique que leur confère dans la Nation leur qualité de Combattant, tiennent à affirmer publiquement, à l'issue de leur 66<sup>e</sup> congrès national, que le respect du Droit à Réparation dû aux Anciens Combattants et Victimes de Guerre est, avant tout, une question de cœur et de volonté politique à laquelle de misérables difficultés financières ne sauraient être opposées.

S'ils souscrivent à la déclaration du général Bigeard : « Aucun gouvernement n'a fait son devoir vis-à-vis des Anciens Combattants », ils font leurs, également, les propos du sénateur Méric, lorsqu'il proclamait il y a quelques années, à la tribune de la Haute Assemblée : « Pour ceux qui ont accepté de souffrir et de mourir pour l'indépendance de notre pays et la sauvegarde de la Liberté, nous pensons que la générosité reconnaissante de la Nation doit rester leur droit imprescriptible ».

# Les Coloniaux dans la tourmente

## Mai-Juin 1940

Au cours des derniers mois de la guerre, le dévouement des soldats coloniaux, notamment les tirailleurs sénégalais, à la cause défendue par la France, ne s'est pas démenti. Ils ont été à la hauteur des sacrifices consentis par leurs pères lors de la guerre de 1914-1918. Nous leur devons notre reconnaissance.

Un témoignage, entre autres, nous a été adressé par le capitaine en retraite Robert VERNER, ancien du 8<sup>e</sup> régiment de zouaves, que nous remercions pour sa collaboration. Le récit qui va suivre émane du colonel en retraite RIVES, historien, qui en a autorisé la publication.

—0—

« Le 12 mai 1990, à Stonne, le 13 mai à Voncq-les-Alleux, un vibrant hommage a été rendu aux braves combattants de la 3<sup>e</sup> Division d'Infanterie marocaine et du 57<sup>e</sup> régiment d'infanterie.

En mai et juin 1940, ces militaires luttèrent opiniâtement, causant des pertes sévères à l'invasisseur. Comment ne pas associer à cette solennelle commémoration du courage malheureux, le souvenir des Tirailleurs Sénégalais et des canoniers Malgaches de la 6<sup>e</sup> Division d'Infanterie Coloniale. Venus de lointains pays comme les Algériens et les Marocains de la 1<sup>re</sup> Brigade de Spahis ou les Indochinois de la 52<sup>e</sup> Demi-Brigade de Tirailleurs Indigènes Coloniaux qui à Mézières et à Nouzonville, eux aussi se sacrifièrent héroïquement sur la terre des Ardennes. Il est juste que leur mémoire souvent oubliée sorte en cette occasion de l'ombre.

### COMBAT DES ARDENNES

Arrivée le 15 mai 1940 dans la région, la 6<sup>e</sup> D.I.C. va occuper un front allant du bois de Franc-Lieu jusqu'au bois des Murets et à la cote 184. Du 16 au 25 mai, le 2<sup>e</sup> bataillon du 5<sup>e</sup> Régiment d'Infanterie coloniale mixte sénégalais (chef de bataillon Saint-Gal) est détaché à la 3<sup>e</sup> D.I.M. Il combat dans la trouée de Stonne. Le reste de la Division est durement attaquée dans la nuit du 16 au 17 mai, surtout dans les bois de Franc-Lieu et de Sommauthe. Les 5<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> R.I.C.M.S. soutenus par les canons des 23<sup>e</sup> et 223<sup>e</sup> Régiments d'Artillerie Coloniale, contre-attaquent le lendemain, souvent à la baïonnette et au coupe-coupe reprenant les points d'appui encerclés qui avaient tenu toute la nuit. L'adversaire a essayé des pertes cuisantes mais les nôtres sont très lourdes.

Le 21 et surtout le 23 mai, la 6<sup>e</sup> D.I.C. repousse les violents assauts de l'ennemi qui veut percer à tout prix afin de couvrir l'avance de ses divisions blindées, vers l'ouest. Les affrontements contre des assaillants supérieurs en nombre et en armement durent plusieurs jours et vont le plus souvent jusqu'au corps à corps — à telle enseigne que les Allemands soumis à de meurtrières embuscades, surnommant la forêt ardennaise défendue selon des méthodes guerrières ancestrales par nos Africains « L'enfer vert des Ardennes » — Les actes d'héroïsme qui sont déployés au cours de ces combats sont très nombreux. Le 16 mai le tirailleur sénégalais BOKE-DIARRA, âgé de 20 ans, abat 2 avions Dornier, avec son fusil-mitrailleur. Il sera tué le soir même en effectuant une patrouille. Le 18 mai le caporal SIBIDEMAMBI, du 5<sup>e</sup> R.I.C.M.S. tombe mortellement atteint aux Grandes Armoises en criant dans sa langue natale : « Akagny kossobé » (c'est bon). Plus tard, le chef de bataillon SIMEONI, le capitaine SERRE de RIVIERE, le lieutenant africain MAKAN SI BIDE seront tués à leur tour.

Avec son arme automatique, le tirailleur AMADOU BOLI abat 6 adversaires qui allaient capturer son officier supérieur. Le brigadier MIDILI MOHAMMED, du 23<sup>e</sup> R.A.C., trouve la mort près de sa pièce alors qu'il la défendait avec son mousqueton.

Le 21 mai, au bois du Grand Dieulet, le lieutenant GHESQUIERES, de la 10<sup>e</sup> compagnie du 6<sup>e</sup> R.I.C.M.S. contre-attaque à l'arme blanche. L'officier est blessé lors d'un corps à corps, par un adversaire aussitôt mis hors de combat par un des tirailleurs. Lorsque le combat s'achève, l'ennemi a abandonné 80 cadavres et 22 pistolets mitrailleurs.

Le 23 mai, dans le bois de Sommauthe, le sergent-chef ALILOU, du 5<sup>e</sup> R.I.C.M.S., rassure ses jeunes tirailleurs soumis à un violent bombardement, en leur disant : « ne faites pas comme l'âne peureux ! Vous êtes des hommes ! Il faut tenir ferme ! N'ayez pas peur de la mort ! » Le sergent-chef KOTONOU NAMA FAROORE est tué alors qu'il abattait un officier allemand avec sa baïonnette. Nos positions étaient conservées mais au bout de 10 jours de combats, nos pertes ont été très lourdes. Le 5<sup>e</sup> R.I.C.M.S. a perdu 26 officiers, 95 sous-officiers et 598 soldats et tirailleurs ; la Division en son ensemble accuse 2371 tués, blessés ou disparus. Aussi le 25 mai 1940, la 6<sup>e</sup> D.I.C. est relevée par la 6<sup>e</sup> D.I. et ramenée dans la zone de Buzancy, Fossé et Verrel (sud-ouest de Stenay).

### SUR LE PONT D'ARGONNE

Après quelques jours de calme la grande unité rejoint le 8 juin les lisières de l'Argonne. Le lendemain, le 3<sup>e</sup> bataillon du 5<sup>e</sup> R.M.I.C.S. est détaché à la 36<sup>e</sup> D.I. et contre-attaque dans la région de Rilly-Ferme de Fontenelle. Le même jour, la 6<sup>e</sup> compagnie du 5<sup>e</sup> R.M.I.C.S. lutte avec le 57<sup>e</sup> R.I. dans Voncq (située à l'ouest de Réthel). Au cours de l'action alors que deux unités du 622<sup>e</sup> Régiment de pionniers coloniaux sont venues renforcer les fantassins bordelais, 500 prisonniers sont capturés. Les officiers de la 6<sup>e</sup> compagnie protégés par les chars de la 3<sup>e</sup> compagnie du 4<sup>e</sup> Bataillon de chars lourds quittent le 10 juin Voncq en flammes, n'y laissant que le corps franc du 57<sup>e</sup> R.I.

### LE FRONT SE DEPLACE

Ensuite la 6<sup>e</sup> D.I.C. occupe sans artillerie un front allant de Séchaut à Sommely. Elle y engage le 12 juin un combat désespéré. Les points d'appui submergés et encerclés tiennent cependant farouchement jusqu'à la nuit. Au cours de corps à corps, le sergent SIMANI

BORO et le tirailleur GOUGOUROU TRAULI, du 5<sup>e</sup> R.I.C.M.S. se signalent par leur intrépidité, alors que pendant une contre-attaque le sous-lieutenant CHAIN-TREAU est mortellement blessé en entraînant ses hommes. L'ordre de repli arrive et le décrochage qui s'ensuit est très difficile. Afin d'éviter la capture, la division retraite ensuite vers l'Argonne.

Au cours de la manœuvre, le 2<sup>e</sup> bataillon du 5<sup>e</sup> R.I.M.S. se sacrifie à Tilloy et Bellay (situé à environ 20 km de Châlons-sur-Marne et Bellay) en arrêtant un groupement blindé. Il en est de même du 1<sup>er</sup> bataillon du 6<sup>e</sup> R.I.C.M.S. qui, opposé à Braux-Saint-Rémy (situé au nord de Charleville) à l'avant-garde d'une panzer-division lutte jusqu'à la mort, dans un bourg incendié. Les chefs de bataillon TECLLET et CORDIER qui étaient à la tête de ces deux bataillons sont tous deux tués, lors de ces affrontements.

Si l'ennemi avait acquis très chèrement son succès, la 6<sup>e</sup> D.I.C. ne comptait plus que 35 officiers et 2900 hommes. Elle continuera une retraite harassante, sans ravitaillement et livrera son ultime combat à Barisey, au Plain et à Barisey-la-Côte (environs de Toul).

Le colonel LE BRIS commandant le 5<sup>e</sup> R.I.C.M.S. rendra hommage le 22 juin 1940 à son régiment qui avait compté 3700 hommes et était réduit à 650 hommes. Il aura alors cette parole prémonitrice « au moment où le corps reçoit l'ordre de briser ses armes, je demande à ses braves de ne jamais désespérer quoiqu'il arrive, des destinées de la Patrie ».

### QUATRE ANNEES PLUS TARD

Quatre ans plus tard, le caporal IDRISSE DIANA qui avait servi à la 1<sup>re</sup> compagnie du 5<sup>e</sup> R.I.C.M.S. et les tirailleurs COULIBALY DOSSE et BOKOU FOFANA s'évadèrent du camp de prisonniers de guerre de Suipep. Ils rejoindront immédiatement le maquis de Lançon (Ardennes), commandé par le capitaine VERNER.

Le 29 août 1944, le caporal IDRISSE DIANA sera tué alors qu'il s'élançait tout seul à l'assaut d'un blindé ennemi. Par sa conduite héroïque, il avait sauvé une colonne de maquisards qui escortait un parachutage d'armes. Inhumé à la nécropole nationale de Floing, près de Sedan, ce brave illustre parfaitement le vers de son célèbre compatriote, M. Léopold SEDAR SENGHOR : « Aux champs de la défaite, si j'ai replanté ma fidélité, c'est que Dieu de sa main de plomb avait frappé la France ».

Colonel en retraite RIVES.

—0—

### LE SOUVENIR AFRICAIN

Au moment d'achever la transcription de ce récit, une revue catholique « La Revue Saint-Joseph » (1), d'Allex, publie, pure coïncidence, une chronique de la vie du Bienheureux Daniel BROTTIER, rappelant l'existence naguère du « SOUVENIR AFRICAIN » et l'hommage rendu à l'époque aux combattants français et africains de l'autre-guerre (1914-1918), en ces termes :

« Déjà en 1917, il (le Père Brottier) avait fait part à son supérieur général Mgr Le Roy, de l'évolution de sa pensée (concernant l'édification d'une cathédrale à Dakar et les moyens pour y parvenir) comment après le drame que la France venait de vivre, imaginer que l'on continuât à s'intéresser aux morts de l'épopée coloniale ?

« Pourtant, la solidarité au front entre combattants français et africains, et en particulier Sénégalais avait provoqué un nouveau regard de nos compatriotes sur l'Afrique. Un sentiment de reconnaissance existait. Il convenait d'associer dans les gerbes des noms qui seraient l'émouvant ornement de la cathédrale, le souvenir des Français et celui des Sénégalais morts pour la défense du pays ».

### DESORMAIS ASSOCIER LES HEROS DES DEUX CONTINENTS

« Mgr Le Roy donna le ton dans un discours qui marqua le nouveau départ du « Souvenir Africain ». Rappelant le sacrifice des Africains sur notre terre, il n'hésitait pas à déclarer : « Il y a une dette nationale. Et nous la paierons sous la forme la plus touchante et la plus belle. Avec les noms des morts d'Afrique, tombés autrefois pour la conquête du grand continent, nous graverons celle des soldats de l'armée coloniale et des marins qui ont offert leur vie pour nous » (...) « N'est-il pas juste de joindre le souvenir de ces héros noirs à celui de ceux qui leur ont fait aimer la France ? »

La Revue continue : « Assurément ce langage ne saurait être celui d'aujourd'hui. En son temps, il contri-

buait à rassembler au service d'une cause noble, spirituelle aussi, une opinion française que la guerre avait ressoudée durant les années de sacrifice.

« Il était également significatif du nouveau type de relations qu'il faudrait obtenir entre colonisateurs et colonisés. Nul à l'époque n'aurait pu préjuger des évolutions historiques à venir. Constatons que, par-delà les difficultés, la cathédrale mausolée reste, encore aujourd'hui, l'un des souvenirs, l'un des monuments significatifs du rapprochement des peuples par l'adhésion à des valeurs spirituelles ». Fin de citation.

P. D.

(1) « Revue Saint-Joseph », Ecole Saint-Joseph, 26400 Allex.

—0—

### PLOMBIÈRES : — Où Napoléon III créa le Corps des tirailleurs sénégalais — A RENDU HOMMAGE AUX ANCIENS COMBATTANTS AFRICAINS

C'est par un décret du 21 juillet 1857 que Napoléon III officialisait, à Plombières-les-Bains, la création du Corps des Tirailleurs Sénégalais.

134 ans après, cette petite ville de France se souvient encore, et a voulu honorer par d'importantes manifestations patriotiques la mémoire de ces vaillants combattants venus d'outre-mer défendre la Mère Patrie.

Rien ne devait être négligé pour faire de ces journées mémorables, placées sous le haut patronage du Président de la République, des journées de souvenir et de reconnaissance.

Le ton a été donné dès le départ par le colonel Rives qui, dans sa conférence a rappelé l'action des soldats africains et malgaches qui ont versé leur sang, avec celui de leurs frères d'armes de la Métropole, sur tous les champs de bataille, depuis les auxiliaires africains des compagnies de Colbert, la Garde noire du Maréchal de Saxe, les Tirailleurs sénégalais intégrés alternativement aux Troupes Coloniales ou aux Troupes de Marine, et combattant vaillamment en 1914 sur l'Yser près de Dixmude, Verdun, Douaumont, le Chemin des Dames, etc...

Il devait rappeler que, si la participation des troupes noires fut décisive durant la Première Guerre mondiale, il devait en être de même en 1939 et après l'Armistice de 1940, où des maquis coloniaux formés des évadés des camps de prisonniers et des cantonnements de la Côte d'Azur entrèrent dans la Résistance.

Puis, à l'Appel du Général de Gaulle, et autour de Félix Eboué et du général Leclerc, l'Armée du Tchad, puis les autres colonies relevaient le défi et contribuèrent à la capitulation de l'ennemi.

Dans son discours, Guy Ahizi-Elliam, président de l'Union Fraternelle des A.C. d'expression française d'Afrique et de Madagascar (UFACEFAM), devait déclarer : « Tirailleurs sénégalais, appellation honorable et glorieuse s'il en est ; venus des profondeurs de la forêt vierge, des confins de la savane pour défendre la Mère Patrie, avec l'intime désir de récolter de notre vivant et pour nos générations futures un peu de cette liberté, de cette égalité, de cette fraternité qui étaient l'héritage des uns et l'espoir des autres... » Et de citer des vers du Président Léopold Sédar Senghor, qui a connu les camps de captivité :

« Ils sont là, étendus le long des routes du désastre. Les sveltes peupliers, les statues de dieux sombres drapés dans leurs longs manteaux d'or. Les prisonniers sénégalais ténébreusement allongés sur la terre de France. Le chant vaste de votre sang vaincra machines et canons. Votre parole palpitante, les sophismes et mensonges. Aucune haine, votre âme sans haine, aucune ruse votre âme sans ruse. O Martyrs noirs de race immortelle, laissez-moi dire les paroles qui pardonnent ».

C'est tout cela que devait évoquer Plombières et la ville entière, pavoisée et décorée aux couleurs africaines et françaises, en présence des plus hautes autorités civiles et militaires. A l'issue de la cérémonie une plaque de marbre a été apposée au Pavillon des Princes, aux côtés de celle rappelant le référendum pour le rattachement de Nice et de la Savoie à l'Empire. « Et ce n'est que justice ».

M. Rougier.

Extrait du « Journal des Combattants » du 20-07-91.

### Mots croisés n° 477 par Robert VERBA

	1	2	3	4	5	6	7	8	9
I									
II									
III									
IV									
V									
VI									
VII									
VIII									
IX									

#### HORIZONTELEMENT :

I. - Aime bien les hommes, les femmes, etc. — II. - Mettras en plus ton grain de sel. — III. - On a une chance de le devenir une fois par an. - En principe ils sont joyeux. — IV. - Apportent de l'eau. - Contrée de l'Europe ancienne. — V. - Elles sont tellement longues que l'on n'en verra jamais le bout. - Presque impalpable. — VI. - Touche toujours le filet. - Ce qui fait courir un grand risque. — VII. - On y met des bûches dans l'autre sens. - Enzyme. — VIII. - On n'aime pas l'héberger en soi. - Pronom personnel. — IX. - Sauts difficiles à effectuer.

#### VERTICALEMENT :

1. - On les mange... plies. — 2. - Ménagerai des ouvertures dans une intention esthétique. — 3. - Petites quantités de beurre. — 4. - Dévêtu. - Font parties du V horizontal. — 5. - La même chose. - L'amour de Zeus. — 6. - Niais. - Est fêté. — 7. - Donnera un coup de scie pour limiter le tenon. — 8. - Tour de phrase propre à une langue morte. — 9. - Complètement abandonnées.

Solution en dernière page)

## CEUX DU WALDHO

Quelques nouvelles qui me sont parvenues des Anciens du Waldho m'obligent pour un instant à redevenir votre Courrieriste. C'est avec plaisir que je reprends mes anciennes fonctions avec toutefois un petit regret : Où sont mes correspondants d'antan ? L'érosion se fait lentement... mais sûrement ! A ceux qui restent, la moitié environ sur quatre-vingts, je dis : Tenez bon la rampe, les amis, le plus longtemps possible !

Ainsi notre ami Marcel WEIL, de Strasbourg, en m'adressant son pouvoir pour l'A.G. de mars 91 (vous voyez que la lettre n'est pas d'hier) me signale qu'il vient d'atteindre ses 88 ans (salut l'ancien !), qu'il est en bonne santé et qu'il se trouve encore « jeune ». Ce ne sont pourtant pas les ennuis qui lui ont été épargnés à notre brave « Mère Weil », ennuis qu'il a affrontés courageusement au Waldho avec un moral de fer qui a fait notre admiration... et quel charmant camarade. Je me souviens encore de ton irruption dans ma chambre 147, avec notre ami La Riflette, le 25-12-42, jour de Noël, porteur d'un bouthéon de café, du vrai celui-là, à 7 heures du matin. J'étais encore au lit. Qu'il était bon ce petit noir dégusté après une nuit formidable, où nous avons été les maîtres du Waldho grâce à la « Liqueur Papillon ». Cinquante ans après le souvenir m'est resté toujours aussi vivace...

Marcel me signale sur sa petite lettre qu'il sort tous les jours faire une promenade dans sa ville de Strasbourg et qu'il fait régulièrement sa partie de cartes. Toujours bon pied, bon œil, notre « Merveille ». A son message était jointe une photo de la fameuse équipe de la Zahnstation du Waldho (transmise à l'ami Jo, qui verra la possibilité de la faire paraître dans Le Lien en bonne place). Notre ami strasbourgeois se rappelle au bon souvenir de tous les anciens du Waldho à qui il adresse toutes ses amitiés, ainsi qu'au Président LANGEVIN.



L'équipe des Mécaniciens-dentistes du Waldho.

Un autre ancien de la Zahnstation, qui est aussi sur la photo des dentistes, notre ami René BONNAULT n'a pu faire le déplacement pour assister à notre dernière A.G. car « comme les autres il prend de l'âge et pour arriver à Vincennes, en semaine ce n'est pas toujours facile. Je ne vois pas, poursuit-il, qui était le Polonais, ami de FOCHEUX, serait-ce un malade de Chirurgie, avec moustaches, que PETRI massait ? Ils chantaient tous les deux, il était blessé à une jambe. Dans l'article du Lien de Joseph CESBRON, il dit que l'Abbé PETIT a atteint le grade supérieur. J'avais revu PETIT il y a une quinzaine d'années en allant en vacances, il était dans une petite commune (Saint-Germain) près de Lure. Nous avons correspondu un moment et puis... Si tu peux me donner sa nouvelle adresse que je lui envoie mes félicitations. Je garde de lui un souvenir inoubliable, c'était un saint. Mes amitiés à tous les anciens ».

Je crois que notre ami René est toujours curé à Saint-Germain près de Lure. Je profite du Lien pour lui adresser mon fraternel souvenir. C'est grâce à notre ami René PETIT que j'ai appris à jouer aux échecs. Ça s'est passé dans une nuit de garde à l'Hôpital du Waldho. Toute la nuit j'ai fait valser les fous, les cavaliers, la tour... mais je n'ai jamais pu faire « Echec et Mat ». L'ami René était un excellent professeur.

Il y avait près de quarante ans que je n'avais pas entendu sa voix, mais un matin j'ai été appelé au téléphone par un correspondant dont la voix ne m'était pas inconnue. C'était l'ami André LACHENAL, un ancien membre de la Troupe artistique du Waldho. C'était même un pionnier de la Troupe, du tout début. Nous n'étions pas encore officialisés. C'est avec plaisir que j'ai renoué avec l'ami André. Nous avons de bons souvenirs à nous rappeler. Il devait assister à l'A.G. de cette année, malheureusement un imprévu a surgi au dernier moment et André n'a pu venir à Vincennes. Espérons qu'il ne loupera pas celle de l'an prochain.

L'ami Henri DAUBIGNY, 19 bis, rue de la République, 77210 Avon, a bien voulu reprendre le flambeau que j'avais laissé libre. C'est lui dorénavant qui se chargera de rassembler les Anciens du Waldho. L'ami Bajus a toutes les qualités requises pour occuper un tel emploi et il a sur moi l'avantage de la jeunesse aux cheveux blancs. L'ancien directeur de la Troupe du Waldho était tout indiqué pour servir de « rassembleur ». Sa tâche sera difficile mais j'ai confiance en Bajus. Sa sympathie était proverbiale et sa bonne humeur toujours égale, même dans les mauvais jours.

Aux Anciens du Waldho, aux veuves de nos chers camarades disparus, j'adresse mon amical souvenir et ma fraternelle amitié. Et je dis à tous : Peut-être à la prochaine A.G... le soleil d'août permet toutes les audaces !...

Henri PERRON.

### RÉALITÉS

Hitler avait promis à ses soldats, et au peuple tout entier, que si l'Allemagne gagnait la guerre, et il n'était pas permis d'en douter, sous peine de fortes représailles, chaque Allemand aurait sa VOLKS-WAGEN... L'Allemagne a perdu la guerre, et chaque Allemand a une MECEDES...

« Les 3 stalags V » belges.



### SCHWEDENTURN

(TOUR DE SUEDE)

Schwedenturn, ton nom sera dans nos mémoires Gravé jusqu'à la mort, non sans un peu de gloire.

Car nous sommes vaincus, mais nous n'y pouvons rien  
Adressez-vous plutôt à tous ces grands vauriens  
Qui du haut des tribunes se jouant de nos vies,  
Pour des raisons de soit toujours inassouvie,  
Sans savoir si vraiment nous nous trouvions de taille  
A vaincre l'ennemi et gagner la bataille,  
Nous conduisirent à l'abîme, au front de l'hitlérien,  
Gonflés de beaux slogans qui ne contenaient rien.

Nous sommes prisonniers, au total : deux millions  
La France est occupée. La belle expédition !  
Et payant jusqu'au bout, pour tous ces incapables  
Nous sommes en Allemagne, exilés en coupables.  
O tristesse humaine ! L'homme est donc si pourri ?

## LA GAZETTE DE HEIDE

Aujourd'hui, 3 septembre, 52 ans après la déclaration de la guerre, le temps est maussade. C'est assez agréable après l'inférieure canicule supportée ces jours derniers, avec des pointes de près de 40° à l'ombre.

L'automne arrive, saison que je n'aime guère et qui pourtant est si belle et qui a inspiré tant de poètes, dont Jo Dassin avec son merveilleux « Eté Indien ».

Les feuilles vont bientôt tomber, pas celles des impôts, c'est déjà fait, mais celles des arbres qu'il faudra ramasser, travail long et fastidieux.

A propos d'impôts, voici une petite histoire :

« Hier, je me suis rendu à la foire chez mes enfants. Au milieu d'un cercle de badauds se produisait un superbe Hercule qui maniait, avec aisance, d'énormes boules de fonte. Sa musculature, bronzée et richement tatouée, était impressionnante. Après plusieurs exploits plus forts les uns que les autres, notre homme se fit apporter, par sa gracieuse compagne, un citron et un verre... La foule surprise se demanda ce qu'il allait en faire... Allait-il jongler ?

L'athlète saisit alors le fruit dans sa main gauche, la moins forte, et le verre dans sa main droite et d'une poigne d'acier en fit couler le jus dans le récipient qu'il remplit à ras bord. Puis il défia quiconque d'en tirer encore une seule goutte après lui. Il offrit même une prime de 500 F. Plusieurs costauds essayèrent, mais sans succès.

C'est alors qu'une voix s'éleva de l'assemblée.

— Moi, je veux bien tenter ma chance !

Alors se présenta un gringalet, plus tout jeune, coiffé d'un chapeau mou qui abritait du soleil un nez crochu chaussé de binocle en acier, derrière lequel brillaient de petits yeux fureteurs et vifs. Il portait une redingote noire, et son pantalon gris « tirebouchonnait » autour de ses jambes arquées. La foule éclata de rire, mais le petit homme, sans se démonter retira sa veste, retroussa ses manches de chemise découvrant des maigres avant-bras imberbes, saisit le citron pressé d'une main, le verre de l'autre et sans effort apparent remplit le godet jusqu'en haut.

La foule applaudit à tout rompre et l'haltérophile, vexé, donna les cinq cents francs en priant le farceur de ne plus se présenter. Mais que faites vous dans la vie ? lui demanda-t-il.

La réponse fusa.

— Moi ?... Je suis percepteur...

Maintenant soyons sérieux.

J'ai reçu quelques cartes postales, je vous en remercie. Hélas, celles, annuelles, de Fernand Masson m'ont manqué. Son épouse a répondu à ma lettre

## La chronique de Paul DUCLOUX

### FRIEDHOF (cimetière)

Pendant les vacances notre petit pays reçoit de plus en plus d'étrangers, Anglais, Hollandais, Allemands, etc...

Beaucoup de nos maisons anciennes sont achetées et restaurées par des Anglais notamment.

Un jour, en portant mon courrier à la Poste, je me suis trouvé en présence de personnes qui avaient bien du mal à se comprendre. De leur conversation, j'ai retenu le mot « Friedhof ». Je me suis alors approché et une longue conversation s'en est suivie.

Le plus ancien des messieurs voulait se rendre au cimetière pour aller se recueillir sur la tombe de son ancien patron cultivateur du temps où il était P.G. : « Il y avait beaucoup de travail mais nous étions très bien considérés et nous mangions comme le patron ». Il m'a montré quelques photos prises alors ; sur l'une d'elles on pouvait voir la porte d'entrée de la maison et le couple des propriétaires. Sur une autre il y avait un groupe de P.G. qui était réuni un dimanche.

J'ai très bien connu ces propriétaires, M. et Mme Baudot, du hameau de « Pierrechamp ».

Chaque génération doit-elle avoir sa guerre, Et nos fils à leur tour, faire pleurer leur mère ?  
Je pense à mon bambin qui vient d'avoir deux ans  
Qui sait marcher tout seul, dire : papa, maman,  
Et je n'aurai pas eu cette joie si profonde,  
D'assister à cela : les premiers pas d'un monde.  
Je revois ses grands yeux et ses fins cheveux blonds  
Son petit air rieur, la fossette au menton...  
Mais ce n'est pas possible, il y a donc des gens  
Qui n'ont jamais aimé une tête d'enfant,  
Pour distribuer, d'un mot sur un bout de papier  
La mort et la misère sur tout un monde entier.

Schwedenturn, ton nom sera dans nos mémoires  
Gravé jusqu'à la mort, triste page d'histoire,  
Nous y aurons souffert de toutes les manières,  
Souhaitons pour cela qu'« Elle » soit la dernière  
Et pour tout réconfort, nous n'avons que l'espoir.  
Nos petites photos que l'on use à revoir  
Bien peu souvent, un mot dont la douce tendresse  
Sur le cœur, par les yeux, promène sa caresse  
Et, le dimanche soir, si des fois nous chantons  
Ce n'est pas de la joie que nous ressentons  
Mais de toutes ces chansons, reflet de notre France  
Parlant de la femme, d'amour et d'Espérance  
C'est un moyen pour nous de causer aux absents  
Et c'est tout notre cœur qui vibre en ces accents  
Qui montent dans le soir comme autant de prières  
Adressées tout là-haut vers la chaude lumière !

Schwedenturn, ton nom sera dans nos mémoires  
Gravé jusqu'à la mort, auréolé d'Espoir ».

ULM, 1941.

Kdo Wieland.

(Communiqué par André JAFFRAY).

de sympathie en termes qui m'ont bien flatté, je la remercie.

Merci aussi à Mme Georgette Bonhomme et à Paul Ducloux de leurs coups de fil.

Merci aussi à André Berset, notre feuilletoniste, qui m'a cité dans son petit poème et bravo car je vois qu'il manie aussi bien la rime qu'il « jaspine l'argomuche ». J'en profite pour lui dire que je suis avec plaisir les aventures de son héros Antoine dont je comprends bien le langage, ayant eu jadis mon ami Jojo S. comme éminent professeur (Lien n° 475, juin 91). Mais que veut dire « L'Enchtibe ou bé » ? Peut-être nous le dira-t-il un jour ? (1).

Je suis allé à Armentières où j'ai retrouvé mes amis Anciens de Heide. Ce fut, avec Vincennes et mes périples en région parisienne, mes seuls voyages de l'année. Peut-être irai-je en Haute-Savoie ?...

Ma santé va, mon moral est meilleur ; je m'habitue à mon état mais est-ce l'âge, je m'intéresse moins à mon environnement, il est vrai que la terre est basse pour mes reins fatigués et que le soleil a tapé dur...

Je me suis motorisé et pour tondre mon gazon je chevauche maintenant une tondeuse autoportée, semblable à une auto-tamponneuse. Le travail est fait plus rapidement à moindre effort.

J'ai reçu quelques visites dont celle de mon ex-marraine de guerre abonnée au Lien, ce qui m'a permis de faire apprécier mes talents de maître-queux (j'étais popotier en Allemagne et ma spécialité était les haricots blancs « soubise », avec du « singe » quand nous en avions).

Vous allez recevoir le journal tous les deux mois. Cela soulagera notre trésorerie et notre rédacteur en chef. Vous nous excuserez mais c'était impératif afin de survivre, nous aurons hélas moins de contacts avec vous.

Mon chien n'aime pas me voir taper à la machine, aussi pointe-t-il son museau sur le clavier pour que je m'occupe de lui.

Je vais donc vous laisser pour aller faire friasser ma ratatouille nicoise du soir : oignons, courgettes, tomates, aubergines, poivrons verts frits dans de l'huile d'olive, sans sel car il ne m'en faut guère, mais assaisonnée d'herbes de Provence et rehaussée d'une gousse d'ail écrasée. Je tiens cette recette de ma pauvre femme, qui elle, était un fin cordon bleu.

Chers (es) Amis (es) soyez assurés (es) de mon amitié.

Jean AYMONTIN - 27641 X B.

(1) Mon cher Jean, il suffit de te reporter, pour le savoir, au Lien n° 451, avril 1989, p. 4 : « L'Enchtibe », en argot — Berset en connaît quatre sortes — signifie « pris au piège », « mis en prison » (ici l'armée). J. T.

## La chronique de Paul DUCLOUX

### FRIEDHOF (cimetière)

Pendant les vacances notre petit pays reçoit de plus en plus d'étrangers, Anglais, Hollandais, Allemands, etc...

Beaucoup de nos maisons anciennes sont achetées et restaurées par des Anglais notamment.

Un jour, en portant mon courrier à la Poste, je me suis trouvé en présence de personnes qui avaient bien du mal à se comprendre. De leur conversation, j'ai retenu le mot « Friedhof ». Je me suis alors approché et une longue conversation s'en est suivie.

Le plus ancien des messieurs voulait se rendre au cimetière pour aller se recueillir sur la tombe de son ancien patron cultivateur du temps où il était P.G. : « Il y avait beaucoup de travail mais nous étions très bien considérés et nous mangions comme le patron ». Il m'a montré quelques photos prises alors ; sur l'une d'elles on pouvait voir la porte d'entrée de la maison et le couple des propriétaires. Sur une autre il y avait un groupe de P.G. qui était réuni un dimanche.

J'ai très bien connu ces propriétaires, M. et Mme Baudot, du hameau de « Pierrechamp ».

## IMPÉRATIVEMENT

Toute la correspondance et tous les règlements destinés à notre Amicale doivent l'être IMPÉRATIVEMENT et UNIQUEMENT adressés à :

AMICALE NATIONALE DES STALAGS V B - X A, B, C,  
46, RUE DE LONDRES - 75008 PARIS.

NOUS COMPTONS SUR VOUS !

U. N. A. C.

## Rencontre Vauclusienne au « Cèdre »

Ce jeudi 24 mai 1991, au bois des Cèdres et restaurant du même nom, la 4<sup>e</sup> Rencontre Vauclusienne de l'U.N.A.C. a rassemblé 80 personnes.

Tous les amicalistes habitant le département du Vaucluse avaient reçu une invitation individuelle. 260 camarades et veuves ont été ainsi invités. Certains qui auraient bien aimé venir, n'ont pu le faire, empêchés par la maladie ou les infirmités, d'autres ne conduisent plus, etc... Nous vieillissons... nous vieillissons... mais pourtant, quelques-uns sont encore en pleine forme, en fait les 80 ans qui étaient là et qui espèrent bien revenir l'an prochain.

A 11 h 30, Raymond BRESSY invitait tout son monde à se réunir dans la salle du restaurant. Après avoir indiqué qu'il avait reçu le matin même un télégramme de Marcel SIMONNEAU, saluant tous les participants et souhaitant plein succès à cette rencontre; que Jean BIENVENOT, Président de l'Association départementale, n'étant pas encore à la retraite, nous priait d'excuser son absence, retenu par son travail. BRESSY remerciait Mme MARTINEZ, Directeur de l'Office départemental des A.C.V.G. qui nous faisait la gentillesse de venir nous saluer et il remerciait ensuite tous les participants, particulièrement les veuves de nos camarades, d'avoir répondu à son invitation. Il saluait aussi la présence de Pierre LELEU,

Président départemental des Déportés du S.T.O. et expliquait à l'assistance que LELEU lui ayant un jour dit qu'il serait, sans doute, agréable d'organiser, de temps à autre, quelques rencontres de tous ceux que les avatars de la guerre avaient conduits en Allemagne, il l'avait lui-même invité aujourd'hui, ainsi que quelques S.T.O. pour qu'ils se rendent compte de ce qu'était une rencontre de l'U.N.A.C. Si celle des Cèdres agréée aux S.T.O., nous pouvions, très facilement, nous retrouver ensemble l'an prochain.

BRESSY lançait également un appel en faveur des Amicales de Camps, donnant quelques détails sur celles-ci.

Il indiquait que les effectifs des Amicales comprenaient 25 % de veuves de nos camarades, fidèles aux amicales dont faisaient partie leurs maris.

Mme MARTINEZ nous disait combien elle était heureuse de répondre à l'invitation que lui avait adressée BRESSY, qu'elle gardait le meilleur souvenir des Amicales de Camps qu'elle avait appréciées à Lyon où elle était en poste auparavant, et qu'en ce qui concerne le Vaucluse où elle est arrivée depuis moins d'un an, elle n'a qu'à se louer des concours qu'elle trouve auprès des anciens P.G. L'Office départemental est au service des A.C.V.G. et elle souhaite qu'on l'utilise au maximum.

Après une vibrante intervention de Pierre LELEU qui rappelle une émouvante anecdote et exalte l'esprit d'amitié, de fraternité, de service de tous ceux qui connaissent le prix de la liberté, on s'installe pour l'apéritif que suit un excellent et copieux repas comme on sait le servir aux Cèdres.

secrète dont les mots d'ordre silencieux prennent la forme d'inscriptions murales sans cesse répétées. Ils s'inscrivent pour ainsi dire jour après jour dans le livre d'or anonyme d'une « émeute silencieuse ». Ils se mobilisent pour annoncer, sans bruit, dans un espace public illégalement extorqué, leur droit à l'existence.

Il va de soi que la société ne peut accepter cette emprise illégitime, encore que symbolique, sur l'ordre établi. Elle ne peut partager l'indulgence des chercheurs que nous avons évoqués ici pour l'élaboration de notre exposé : comprendre ne doit pas signifier disculper. Les actes répréhensibles des tagueurs doivent être sanctionnés non seulement au nom de la loi violée, mais à cause des multiples dégâts matériels qui grèvent le budget des villes et de l'Etat. On sait que chaque année des millions de francs doivent être dépensés pour effacer les graffiti des nombreux endroits maculés.

Il n'est pas sûr que l'éventuelle sévérité des instances sociales suffise à endiguer la vague des graffiti. Par ailleurs se pose la question de savoir si le barbouillage anarchique des lieux publics n'est que le court caprice d'une mode ou s'il va devenir une habitude. Si l'on part de l'idée que cette « pollution visuelle », selon le mot d'un sociologue, est imputable au malaise qu'éprouvent de nombreux jeunes gens devant une société qui les frustre, il est à craindre que la marée des graffiti ne reflue pas de si tôt. C'est la société qui, à vrai dire, devrait prendre le mal à la racine. Et ce mal s'appelle mauvais habitat, chômage, vue pessimiste de l'avenir, peur de vivre. La société ne devrait pas se contenter de faire régner la loi tant bien que mal et de punir les délinquants. Elle devrait plutôt donner à la jeunesse de meilleures conditions de vie qui lui inspireraient le respect des hommes et des choses. Alors, et alors seulement, on peut espérer que les jeunes, aujourd'hui encore inconsistants, renonceraient à l'absurde et sottise défiguration de leur environnement.

Eric GROS.

### Exclusivité du "LIEN" VB-XA,B,C.

## Avec les braves artilleurs du 311<sup>e</sup> RALP repliés sur ordre dans le Tarn

Plus de cinquante années se sont écoulées depuis les combats de juin 1940 qui transformèrent, on l'a un peu oublié, des centaines de villes et villages du Nord et de l'Est en champs de ruines. Dans le Midi, l'arrivée soudaine de millions de réfugiés civils mêlés à un flot de militaires isolés ou en unités constituées provoqua des réactions diverses. La moitié du nord de la France basculait sur la moitié sud qui n'y comprenait rien.

Chaque village devint à la fois centre d'accueil pour réfugiés et ville de garnison. Parmi toutes ces unités, notre ami Roger BRUGE a suivi un groupe d'artillerie qui, le 13 juin 1940, était en position derrière Vitry-le-François lorsque la 1<sup>re</sup> Panzerdivision, tête du groupement Guderian, aborda de plein fouet les malheureux tirailleurs algériens et les zouaves de la 3<sup>e</sup> DINA qui, transportés par camions depuis la Meuse, n'avaient pas même achevé leur mise en place.

Les combats furent d'une extrême violence et plus de 300 tués français restèrent sur le terrain entre le 13 et le 14 juin. Le groupe d'artillerie qui nous préoccupe, le III/311<sup>e</sup> RALP (régiment d'artillerie légère porté) se trouvait en position sur la gauche de la position qui fut crevée par la 1<sup>re</sup> Panzer dans l'après-midi du 13 juin. Après avoir vidé leurs coffres, les débris des deux autres groupes purent atteler quelques pièces à leurs vieux tracteurs et rejoignirent le chef de corps, le lieutenant-colonel Merlin, qui était désormais coupé de tout commandement.

A quelques kilomètres au nord, les combats s'éteignaient et le grondement incessant des blindés allemands marchant sur Saint-Dizier devenait obsédant. L'ordre de repli fut donné en direction du sud, en application même des directives reçues deux jours plus tôt du général Weygand.

Les artilleurs du 311<sup>e</sup> RALP ne sauront jamais qu'en piquant droit vers le sud, ils purent franchir l'Aube puis la Seine alors que les blindés du groupement Kleist se présentaient, venant de Romilly, aux portes ouest de Troyes. Grâce à leurs tracteurs et au prix de quelques abandons de matériel, les artilleurs arrivèrent cinq jours plus tard dans le midi de la France et les premières autorités militaires auxquelles se présenta le lieutenant-colonel Merlin lui donnèrent l'ordre de reconstituer son régiment dans le Tarn, exactement à Saint-Germain-des-Près.

Le dimanche 24 juin, les capitaines Jacques et Tournis préparèrent les cantonnements avec l'aide du maire, M. Huillet, et de son secrétaire de mairie, M. Maisonneuve. A cheval sur la route de Toulouse à Castres, la commune se composait de nombreuses fermes semées dans la campagne. Le bourg lui-même rassemblait l'église, le presbytère, l'école et une épicerie.

Il fut convenu que le 1<sup>er</sup> groupe irait au hameau En Teste, le 2<sup>e</sup> dans les fermes de Farinières et le 3<sup>e</sup> au hameau du Colombier, le plus proche du bourg.

Grâce au rapport du capitaine Tournis, commandant la 7<sup>e</sup> batterie, nous savons comment se sont passées les dernières journées sous l'uniforme de ces artilleurs du 311<sup>e</sup> RALP. Les habitants, remarque Tournis, « montrent à l'égard des soldats une sensibilité touchante ».

On installe la cuisine roulante sous un hangar, près de la forge. Le bureau de la 7<sup>e</sup> batterie est à la maison Albouy et celui du 3<sup>e</sup> groupe chez Mme Parayre. On nettoie les véhicules et les armes, on fait l'inventaire des vivres et du matériel et l'emploi du temps est fixé : à 7 heures, réveil ; 8 heures : appel et rassemblement ; 11 h 30 : soupe ; 17 h 30 : appel et rassemblement ; 18 heures : soupe et 21 heures : appel. L'unique café de Plaisance, sur la route nationale, doit fermer ses portes à 21 heures pour éviter les tentations.

Suite page 6.

## Le coin du souzize

par Robert VERBA



Il y a quelque temps déjà, Mitterrand, Buch et Gorbatchev se réunirent pour comparer les mérites respectifs de leurs armées. Impossible de se mettre d'accord...

Ils décidèrent alors de soumettre à une sorte d'épreuve des soldats pris au hasard dans leur rang respectif.

Le premier, un soviétique, un vrai géant mesurant plus de deux mètres se présenta. Ensuite un marine américain large comme une armoire à glace, et puis un deuxième classe français affublé d'un bérêt descendant jusqu'aux oreilles.

Les trois se mirent au garde à vous devant leur chef.

— Permettez-moi de commencer, dit Buch.

Il s'avança devant « l'armoire à glace » et de toutes ses forces lui expédia au menton un direct à assommer un bœuf ! C'est à peine si le soldat vacilla...

— Je t'ai fait mal ? demanda Buch.

— Yes, mister Président.

— Pourtant tu n'as pas bronché ?

— No, mister Président.

— Pourquoi ?

— Parce que je suis fier d'être un marine américain, mister Président.

Le sourire aux lèvres, Gorbatchev s'avança à son tour vers son militaire et, lui empruntant son revolver, lui fila un grand coup de crosse sur le crâne.

— Je t'ai fait mal, camarade ?

— Da, camarade.

— Pourtant tu n'as pas bougé ?

— Niet, camarade.

— Pourquoi ?

— Parce que je suis fier d'être un soldat soviétique.

Ce fut au tour de Mitterrand qui, embarrassé, s'adressa à son pioupiou :

— Donnez-moi votre fusil !

Sans hésitation le soldat le lui remit. Le Président y rajouta la baïonnette qu'il planta d'un coup sec dans le pied du bidasse !

— Je t'ai fait mal ? demanda-t-il.

— Non, monsieur le Président.

Terriblement impressionnés, Buch et Gorbatchev ouvrirent de grands yeux. Mitterrand se rengorgeant :

— Pourquoi ne t'ai-je pas fait mal ?

— Eh bien, parce que je chausse du 40, Monsieur le Président, et qu'au magasin d'habillement ils m'ont donné du 45 !

## Une variante française des graffiti : LES "TAGS"

Depuis plusieurs décennies, la France s'emploie à revaloriser l'image de ses villes. Architectes, urbanistes, conseillers municipaux prennent à cœur d'assainir les quartiers vétustes, de réhabiliter les maisons distinguées mais délabrées, de planter des arbres, d'aménager des pelouses et des massifs de fleurs. On ne peut donc voir sans irritation le paysage urbain, souvent renouvelé avec bonheur, défiguré par les graffiti qui « fleurissent » dans tous les lieux exposés. Le phénomène a pris une si grande ampleur qu'il a éveillé l'intérêt et la curiosité des sociologues et des ethnologues, qui lui ont déjà consacré plusieurs études détaillées. Or ces chercheurs sont presque toujours tentés d'interpréter la motivation et le comportement des graffitistes en y mêlant des caractères qui les enjolivent. Loin de stigmatiser ces tapageuses productions comme les griffonnages gratuits et anodins de gamins désœuvrés, ils tendent à leur donner le cachet de messages significatifs d'une marginalité juvénile. D'aucuns vont même prêter à ces graffeurs un don et des buts artistiques qui doivent justifier à leurs yeux le barbouillage sauvage des lieux publics. Il nous est difficile de trancher sur cette question. Au demeurant, nous voulons nous borner à décrire la variante française des graffiti, les soi-disant « tags », qui n'ont, à vrai dire, aucune ambition artistique.

### 1. - CARACTERISTIQUES DES « TAGUEURS »

Le mot « tag », emprunté à l'américain, désigne ces curieux graffiti, dont la vague, au milieu des années 80, reflua des Etats-Unis vers la France (les premiers « tagueurs » sont mentionnés en janvier 1986 par le quotidien « Le Matin »). A la différence des dessins muraux bariolés qui prétendent à une valeur artistique, les « tags » ne font que représenter un paraphe, dont les lettres confusément entrelacées sont à peine déchiffrables séparément. Elles sont « bombées » sur toutes les surfaces possibles, publiques et privées (le matériel généralement utilisé est la bombe de peinture mais de gros crayons feutre sont aussi souvent en usage).

Qui sont ces faiseurs de « tags » et où sévissent-ils de préférence ? Le phénomène concerne avant tout les jeunes, entre 12 et 25 ans, Français ou Nord-Africains

naturalisés. Il se manifeste à une grande échelle dans Paris et sa banlieue, mais ce que l'on peut qualifier de mauvaise habitude a gagné aussi les villes de province. Selon toute vraisemblance, les « tagueurs » habitent dans les grands ensembles tristes et inhospitaliers, et n'ont le plus souvent d'autre ressource que de vagabonder, désœuvrés, dans leur quartier. Mais l'oisiveté est la mère de tous les vices. Griffonnage et barbouillage naissent probablement en premier lieu du besoin de ces jeunes gens de combler des heures vides. Ils agissent cependant en réalité selon des motifs plus profonds : ils veulent avant tout se faire remarquer sans être vus. C'est en catimini que, par centaines et par milliers, ils apposent leur signature sur les larges lieux publics ; les murs des maisons, les entrepôts vides, les hangars du métro, les ponts, les passages souterrains sont leurs champs d'action préférés. Pour s'inscrire durablement certains « tagueurs » risquent même de se rompre le cou en dessinant leurs « tags » dans des endroits quasi inaccessibles où personne ne se risque. Ils aiment aussi barbouiller les voitures du métro afin d'avoir, par surcroît, selon le mot d'un tagueur, le plaisir de « voir défilier leur nom ». Les auteurs de graffiti agissent isolément ou s'assemblent en bandes organisées qui œuvrent à qui mieux mieux.

### 2. - RELATION RECIPROQUE ENTRE TAGUEURS ET SOCIETE

La question s'est donc posée de savoir si l'« activité » des tagueurs devait être considérée comme une exubérance ludique de vie ou l'expression significative d'une mentalité asociale. Or la plupart des ethnologues inclinent à conférer à ce phénomène une dimension polémique. Les tagueurs veulent provoquer et choquer. Leurs parophes recouvrent principalement les murs fraîchement peints, les plaques des rues et les panneaux de signalisation routière, ce qui provoque l'irritation ou le désarroi des « bourgeois ». Les auteurs de graffiti s'éprouvent et se révèlent comme des protestataires agressifs, dressés contre une société injuste et inhumaine où ils ne parviennent pas à s'intégrer.

Anonymat et illégalité sont constitutifs des graffiti. Les tagueurs forment en quelque sorte une société

## AVEC LES BRAVES ARTILLEURS DU 311° RALP REPLIS SUR ORDRE DANS LE TARN

(suite)

Le 26 juin, le lieutenant Guilloteau ramène de l'école Bonnefoy, à Toulouse, le dernier détachement du 311° RALP rescapé des combats de la Marne. Parmi les artilleurs, deux sous-officiers : Marion et Laporte, et les canonniers Ramond, Guillotin, Rouinsard, Féty, Rouilleau, Coutard, Scholtès et Sauvaget. Ils sont accueillis dans la joie par leurs camarades qui les croyaient tombés entre les mains des Allemands. La distribution du courrier reprend le même jour, 26 juin, et chacun va guetter désormais l'arrivée du vaguemestre.

Le lendemain, une bonne nouvelle : l'intendance a pris conscience du problème posé par l'habillement et s'apprête à reconstituer les collections. Beaucoup d'artilleurs ont quitté leur pièce de 75 après l'avoir sabotée sur ordre ou après sa destruction par un obus de Flak et ils ont tout perdu, effectuant le repli en manches de chemise.

Aux rassemblements qui se succèdent, le capitaine Tournis lit aux hommes de sa batterie les ordres du jour des généraux Weygand, Boris et André, ce dernier commandant la Région. Que va-t-il se passer ? Ré-

gnés, écrasés par la défaite, les hommes attendent. Le colonel autorise des promenades d'une journée, à pied ou à bicyclette. Les artilleurs-agriculteurs aident à la moisson et au ramassage des foin. La prime journalière pour l'achat des vivres est fixée à 12 F.

Enfin, la grande nouvelle tombe un matin au rassemblement : le régiment va être dissous et les artilleurs démobilisés vont pouvoir rentrer chez eux. A la 7<sup>e</sup> batterie, le capitaine Tournis décide d'organiser un grand repas d'adieu et, le 20 juillet, après une dernière prise d'armes et une remise de décorations, notamment au médecin-lieutenant Lainé, les agapes commencent à 19 heures.

Entouré de ses quatre lieutenants (Guilloteau, Camus, Lainé et de Guichen) Tournis préside la longue table installée dans la prairie, face au hameau du Colombier. Une décoration de verdure donne un air de fête mais personne ne s'y trompe, avec la vie civile chacun va retrouver les difficultés quotidiennes accrues par le fait de la guerre et de l'occupation allemande.

Le menu est de qualité : potage, sardines à l'huile au beurre, dinde rôtie dans son four par M. Pradier, le boulanger, petits pois frais, salade, flan Mrais et pêches à volonté. Chaque convive a droit à un quart de vin de Graves et à trois quarts de « rouge » de l'intendance. Inutile d'insister sur la chaleur de l'at-

mosphère à l'heure du dessert, au moment où le capitaine Tournis se lève pour prononcer ce qu'on appelle en général « une courte allocution ».

Le commandant de la 7<sup>e</sup> batterie rappelle la campagne de son unité, les déplacements harassants, les premiers coups de canon, les premiers tués, les blessés, et la retraite exécutée sur ordre et en ordre. A la fin de son intervention, Tournis donne quelques conseils à ses artilleurs et il est intéressant de voir que ces mots, lancés dans la tiédeur embaumée d'une soirée tarnaise voici plus de cinquante années, sont toujours d'actualité. Les voici, notés par le capitaine Tournis.

« Il ne faut pas que nos enfants croient que le succès surgit sans peine, à la manière d'un lot extraordinaire, conséquence de l'achat d'un modeste billet ; les triomphes immérités sont suivis de chutes immédiates. Seule demeure la réussite qui a coûté de la peine. Elevons donc l'enfance avec fermeté. Usons avec nos fils d'énergie sans rudesse, de bonté sans faiblesse, de ténacité raisonnée. Ainsi le pays aura une jeunesse laborieuse entraînée aux durs combats de la vie, apte à remplir son rôle familial et national ».

Le 311° RALP fut officiellement dissous le 31 juillet 1940.

R. BRUGE.

## LIVRES L'honneur d'être témoin

de Lucien GABEN (Albi, 1990) \*

Il n'est pas facile de faire la recension d'un tel ouvrage, d'en parler avec le respect qu'il appelle, avec les mots de tous les jours. Les grands livres sur la déportation nous ont déjà tout dit sur le mal absolu mis en œuvre par le nazisme, ce mal qui est « la puissance des démons qui sommeillent dans le cœur de tout être humain », — mais celui que nous donne aujourd'hui Lucien GABEN apporte un plus à la connaissance que nous avions de l'univers concentrationnaire nazi et de la résistance spirituelle qui pouvait s'y développer. « L'honneur d'être témoin » retrace en effet l'histoire d'un groupe structuré de chrétiens catholiques, issus du milieu P.G./S.T.O. en Rhénanie, de 1943 à 1945 — Français et Belges.

La Rhénanie, « région proche de la France par sa culture et sa foi catholique », est au commencement du drame. L'abbé GABEN y exerce son ministère dans les kommandos de prisonniers français qui dépendent du camp de Düren (Wehrkreis VI). Sa relative liberté de mouvement lui a permis de nouer des contacts avec des communautés religieuses de Cologne, des familles croyantes, des prêtres aussi. Ces relations seront de grande utilité dans le premier temps mais, la Gestapo veillant, elles poseront bien des problèmes par la suite aux uns et aux autres. La prudence et la ruse ne seront pas de trop, mais elles ne suffiront pas devant l'efficacité du système de délation, de surveillance et de répression qui enserrait la population tout entière et particulièrement tout ce qui lui est étranger (auslander).

Quand en 1943 les jeunes français réquisitionnés par le Service du Travail Obligatoire arrivent en Allemagne, ils seront souvent parqués dans des camps spéciaux, livrés à l'exploitation économique, laissés à eux-mêmes sans aucun soutien moral, spirituel, ou

simplement humain. Il y a parmi eux des étudiants, des militants d'action catholique, des jocistes, des scouts, des séminaristes, des novices religieux, Franciscaïns notamment, etc. Ces hommes de conviction n'entendent pas céder à la déshumanisation programmée des maîtres de l'heure, ils ne sont pas disposés à subir passivement. Pour les encadrer, de nombreux prêtres, P.G. de 1940, accepteront, choisiront d'être transformés en « travailleurs libres ». De petites équipes clandestines de cathos seront constituées qui, en dépit du danger, passeront outre aux interdictions culturelles et culturelles de la police locale. Contre la volonté des autorités qui craignent l'établissement sur place de « réseaux » de résistance en liaison avec l'ennemi, ces groupes chrétiens apporteront aux requis du travail le soutien et le réconfort dont ils ont besoin. « A peine arrivés, oubliés de leur propre détresse, ils se sont aussitôt penchés sur celle des autres » (1).

Mais, très vite, espionnés, filés, leur apostolat découvert, leurs lieux de réunion repérés, ils seront arrêtés, interrogés, torturés, mis au secret puis transférés à Buchenwald. De là quelques-uns essaieront à Langenstein, kommando de terreur où les détenus (Haftlinge) sont occupés à construire sous la roche une usine d'armement. La vie dans ce cercle de l'enfer, que Dante n'aurait su inventer, est hallucinante, inhumaine, folle, et difficilement imaginable pour le plus prévenu des lecteurs. La misère de l'homme mis à nu, réduit à l'irréductible, semble ne laisser place à aucune espérance ; « l'homme, la plus belle réussite de la création malgré les cicatrices de la tache d'origine, a été réduit à l'état de chose, d'objet ; le nazisme ne s'est pas contenté de faire de son corps une chair à souffrir, mais il l'a poursuivi jusqu'au plus profond de son humanité ; il a voulu en quelque sorte en

l'humiliant, dissoudre la conscience qu'il a de lui-même. Il a voulu créer de véritables troupeaux d'âmes mortes », écrit l'auteur.

Tout enraciné qu'il fut dans sa foi, il arrivait au croyant de se sentir abandonné :

« Dans ce tête-à-tête avec l'horreur, j'ai éprouvé jusqu'à l'angoisse le silence de Dieu, l'absence de Dieu. On pouvait lever les yeux au ciel... Le ciel ne répondait pas... Les cris ne atteignaient pas » rapporte l'un d'eux, découragé. Mais dans ce mur d'apparente indifférence, l'âme ardente et confiante savait trouver la porte qui ouvre sur un visage, « celui de Quelqu'un qui a connu lui aussi les terribles moments de l'angoisse ».

Prisonniers de guerre transformés, prisonniers de guerre couverts en principe par la convention de Genève, requis du S.T.O., les hommes que l'abbé GABEN nous présente dans son livre, superbe et bouleversant, ont été, au plus profond de leur être, des témoins de la foi exemplaires. Devant leur certitude, le Mal finalement ne pouvait que céder.

Ce livre réduit à néant le jugement aventureux et partisan que Pierre GASCAR avait cru devoir porter (cf. « Histoire de la captivité des Français en Allemagne 1939-1945 », p. 275-276) sur cette cohorte de chrétiens courageux « en... liberté » chez l'ennemi. Assurément, on était mieux protégé derrière une rangée de barbelés, appuyé sur une Convention même falote, et maltraitée...

J. Terraubella.

(1) Cf. « Au temps du Prince-Esclave » de G. Fessard, s. i. Editions Critéion, Limoges 1989 : A partir de l'exemple nazi, cet ouvrage est une très utile réflexion sur la résistance continue que le chrétien se doit d'opposer à toutes les formes récurrentes du paganisme dans les sociétés contemporaines.

\* En vente (75 F) chez l'auteur : 18, rue des Carmélites, 81000 Albi.

## D'AVENTURE en AVENTURES

un livre de André CHANU (1991)

### II. EVASION

Sans attirer l'attention, notre quatuor continuait à supputer nos chances. Tout renseignement, même fantasque, était soigneusement étudié, rien ne pouvait être rejeté, sans examen, car toutes indications complétaient ou faisaient varier nos appréciations.

Pour certains, on se dégonflait et nos parolottes tendaient à nous rendre intéressants. Pourtant, notre volonté de tenter l'escapade se solidifiait. Toute précipitation aurait pu nuire à l'éventuelle chance de succès, il fallait mettre les meilleurs pions de notre côté.

Enfin, après bien des hésitations, la décision fut prise.

On devait partir deux jours plus tard et cela tombait le 1<sup>er</sup> avril. La nuit serait noire dès vingt et une heures, car la lune invisible n'éclairerait pas la campagne.

Il ne fallait pas tenter de passer au travers des barbelés à cause des déchirures, du bruit et des miradors, il devenait aisé de tirer les audacieux inconscients comme des lapins.

Les idées simples sont souvent les meilleures et les plus crédibles.

Puisque Pâques approchait, le mieux était de demander un rendez-vous au commandant Allemand qui résidait dans la caserne distante de trois cents mètres du stalag, afin de mettre au point des projets pour célébrations religieuses et aussi pour les divertissements.

Tout se réalisa, aisément, selon nos vœux et ce 1<sup>er</sup> avril 1941, notre petite équipe — les responsables des loisirs et ses collaborateurs — quittait le camp sous la surveillance aimable de deux sentinelles et quelques minutes plus tard, nous arrivions dans le couloir de la grande caserne.

Le court voyage avait permis d'établir une ébauche de cordialité entre les géoliers et ceux qu'ils surveillaient benoîtement.

Chacun d'entre nous était engoncé dans sa valise car nous avions dissimulé tout ce qui nous paraissait indispensable et en bonne place : boussole et carte.

L'un d'entre nous dit en souriant et dans une langue allemande de très mauvaise qualité :

— Vous jouez aux cartes, allez, continuez car nous en avons pour un long moment et dans cette caserne, nous trouverons facilement deux soldats qui nous accompagneront.

— Danke! (merci).

Ils partirent reprendre leur partie de cartes, heureux et satisfaits.

Aussitôt, trois camarades se dirigent vers l'escalier de la cave que nous avions inspecté auparavant, afin de se dissimuler en attendant la nuit.

Quant à moi je frappe à la porte de l'officier allemand qui, aussitôt, m'accueille aimablement en m'offrant un cigare.

Je le prends et le mets dans ma poche.

— Quoi de nouveau, me dit-il, dans un bon français.

— Rien, si ce n'est qu'aujourd'hui, c'est le 1<sup>er</sup> avril et je crois devoir vous informer que je vais m'évader.

— Vous êtes vraiment le plus drôle du camp, je vais donc vous donner les clés pour faciliter vos projets.

Un sonore éclat de rire ponctua cette déclaration, suivi d'un grand silence.

Aussitôt, nous reprenions l'élaboration des horaires, jours des messes, le culte protestant et le spectacle qui devait avoir lieu le dimanche de Pâques pour des vagues successives des « Kriegs gefangenen » (les prisonniers de guerre). Ils n'avaient pas d'autre distraction, un public nombreux était assuré.

Les comédiens pouvaient s'imaginer talentueux car les applaudissements enthousiastes saluaient la chute du rideau d'infortune.

La conversation dura une heure.

Aucune autre question ne fut posée. Il me montra la porte de son bureau, un petit garde à vous et je sortis pour rejoindre les trois autres sous l'escalier de la cave. Il fallut attendre la nuit noire, la lune n'était pas au rendez-vous, comme nous l'avions prévu.

Nous avions préparé des vêtements sombres pour être moins visibles dans la nuit, mais nous eûmes la

surprise de découvrir une bonne couche de neige dans la cour du casernement.

A peine avions-nous passé la tête par le soupirail de la cave que la sentinelle d'un mirador allume tous les projecteurs. Nous nous terrons. Nous attendons quelques minutes, puis l'obscurité revenue, par bonds successifs, nous gagnons une vaste poubelle située à quelques mètres du mur de clôture et devant lequel nous avions repéré un tas de bois qui devait nous faciliter l'escalade du mur. A ce moment, un Allemand sort du bâtiment voisin en sifflant et se dirige vers la poubelle. Nous retenons notre souffle. Il jette simplement quelques papiers et s'en retourne. Nous sautons alors le mur. Il s'agissait de la palissade qui entourait la caserne allemande et qui, par bonheur, n'était haute que d'un mètre dix, ce qui ne demandait

## CHAMPAGNE LECLERE

(Fils de A. LECLERE ex-P.G. VB)

Manipulant

CHAUMUZY - 51170 FISMES

Livraison à domicile.

Demandez prix.

pas, de notre part, une prouesse sportive. Notre angoisse était tout de même considérable car nous nous demandions ce que nous allions trouver devant nous.

En effet, au bout de quelques mètres, nous voyons se détacher deux silhouettes sur la gauche ; nous nous dirigeons alors sur la droite. Malencontreusement, nous nous trouvons, sans aucune possibilité de reculer, nez-à-nez avec une foule de soldats revenant du cinéma. La plupart d'ent eux nous connaissaient. Ils m'avaient surnommé « Radio-Paris », ce qui dans leur bouche voulait dire : agent anti-Allemand, titre dont je m'honorais.

Il est bien évident que ces soldats allemands, sortant après un moment de détente, ne pouvaient imaginer rencontrer des prisonniers en toute liberté,

## D'AVENTURE en AVENTURES (suite)

car cela ne semblait pas leur principale préoccupation. Ils bavardaient joyeusement et nous cherchions tous à dissimuler notre visage.

Tête baissée, nous traversons le groupe et nous nous enfonçons dans le premier chemin noir venu. A peine y avons-nous fait dix mètres que nous entendons derrière nous des pas. Nous pensons immédiatement que nous sommes reconnus et que nous allons être pris. Mais au bout de quelques instants, nous entendons un rire de femme et une voix d'homme. Cela nous rassure, car nous pensons que si un homme et une femme se promènent dans un chemin noir, ce n'est sans doute pas, pour chercher des prisonniers évadés.

Nous marchons toute la nuit. Je trébuché et tombe dans une rivière. De peur de faire du bruit, je retiens même le juron par lequel j'aurais sans doute ponctué cette chute en temps ordinaire. Je me relevai avec difficulté car je m'étais foulé la cheville et brusquement, je me souvins d'une anecdote.

C'était en 1938, au cours d'une soirée chez des amis, un homme était venu s'asseoir près de moi, en me disant :

— Je fais de la voyance, c'est même mon métier, mais je ne veux pas racoler un client, cependant j'ai une sorte d'illumination et si vous permettez, d'une façon tout à fait désintéressée et amicale, je vais vous dire ce que j'ai ressenti : vous allez être mobilisé !

(En cette année particulièrement bouleversée, il n'y avait rien d'extraordinaire, car j'avais été déjà rappelé pendant trois semaines et tout le monde pensait que la situation se tendait, de jour en jour, entre l'Allemagne et la France).

Il ajouta :

— Vous allez partir à la guerre et vous serez fait prisonnier.

Cela pouvait sembler bizarre, car on ne pouvait avoir comme référence que la guerre de 14-18 pendant laquelle, sur la masse énorme de soldats, il n'y eut en vérité qu'une proportion relativement infime de prisonniers.

Mais ce qui me surprit encore davantage, c'est qu'il précisait :

— Ensuite, vous vous évaderez.

Je n'ai évidemment rien d'un héros traditionnel et si j'avais lu avec ferveur des récits d'évasion de la guerre 14-18, je ne me sentais pas du tout susceptible, à cette époque, de réaliser ce qui me paraissait un exploit dont j'aurais été bien incapable.

Les précisions continuant, il me dit :

— Au cours de cette évasion, vous ferez une chute et vous serez blessé et il faudra vous amputer d'une jambe.

On a beau ne pas croire aux voyants, lorsqu'on se retrouve dans une situation exceptionnelle, on a un peu le cœur serré.

Le voyant précisa tout de même pour ma consolation :

— Tout ceci se terminera bien et vous pourrez continuer votre carrière très normalement.

Jusqu'à la fin de mon voyage, sans en dire un mot à mes compagnons, je n'ai pensé qu'à cela.

Une partie s'est réalisée, mais heureusement, pas la plus dramatique.

Au loin, nous voyons le camp s'éclairer de temps à autre de tous ses projecteurs. Nous pensons qu'on nous recherche déjà. Quelques voitures sillonnent la route tous phares allumés.

Après une nuit particulièrement fatigante, nous arrivons devant un village que nous traversons. Sur une borne nous lisons : Villingen 10 km. Nous avons marché toute la nuit pour ne faire que 10 km ! Nous passons la journée cachés dans un taillis, sans incident.

Pour cette première journée hors du camp, il fallait penser à la nourriture : nous avions tout prévu depuis plusieurs semaines : dès que nous avions quelques barres de chocolat, on les mettait de côté avec des biscuits, mais chose extraordinaire, aucun d'entre nous n'avait faim. Mais par contre, nous étions tenaillés par la soif et nous étions réduits à manger de la neige pour nous désaltérer. Il y avait beaucoup de vent qui soufflait en rafales.

Nous décidions de nous tenir sur nos gardes en suivant la route, au moins pendant deux ou trois nuits.

On grelotte de froid, pendant cette première journée de camping ! L'un des matelas pneumatiques que nous avons emportés se dégonfle toutes les vingt minutes.

Nous sommes encore assez propres et le déjeuner se fait avec serviettes et nappe. La conversation à mi-voix effleure tous les sujets et nous écoutons avec respect Lamarque, qui fait appel à la prudence. Ce camarade très équilibré, un peu flegmatique avait le sens de la précision et épiait tout ce qui pouvait nous nuire.

Tout à coup, nous entendons marcher. Deux hommes passent à peu de distance de nous, sans nous voir. Nous ne cherchons pas à lier conversation.

La nuit venue, nous partons heureux de pouvoir nous réchauffer un peu. Toutes les heures, nous prenons un repos de quelques minutes. Roland de l'Espée souffre d'une crise de foie et nous dit :

— Tant pis, laissez-moi sur le bord de la route.

Il n'en est évidemment pas question. Chacun se charge d'une partie de ses paquets, nous lui donnons le bras et continuons à marcher.

Ainsi, s'écoule la seconde nuit.

Le jour suivant se déroule sans incident. Une femme, cependant, passe à quatre ou cinq mètres de nous, dans la forêt, mais nous ignorons si elle nous a vus. Nous jugeons, tout de même, plus prudent de nous éloigner de quelques kilomètres.

Le soir nous devons traverser le Danube. La prudence nous commande de le passer à la nage ou

sur nos matelas. Il vaudrait cependant mieux, pour notre santé, emprunter un pont. En effet, nous sommes au début d'avril, l'eau est glacée et nous n'avons aucun moyen de nous sécher. Cette dernière solution prévaut et vers vingt deux heures, nous passons le fleuve et traversons la petite ville de Donaueschingen.

Nous avons dépassé le pont et nous marchions les uns derrière les autres lorsqu'un cycliste nous dépassa, nous dévisagea et mit pied à terre dix mètres plus loin... Il appuie sa bicyclette contre le mur, se croise les mains et nous attend au milieu de la route. Je marche le premier. Je ne peux rien dire à mes camarades, j'ai les jambes en coton. Arrivé devant lui, pris d'une inspiration subite, je lève la main en faisant le salut hitlérien et dis d'une voix aussi assurée que possible :

— Heil Hitler !

Il me regarde, tout étonné et me répond aussi :

— Heil Hitler ! sans autre réaction.

Nous pressons le pas et dès la dernière maison, nous entrons dans un bois où nous couchons.

Quelques cyclistes passent sur la route, nous ignorons s'ils nous cherchent.

Une nuit, puis une journée passent tranquillement. Bouchut qui était d'une prudence extrême, commence à rire aux éclats. Nous le faisons taire sévèrement.

La nuit suivante nous arrivons à proximité de la frontière. Nous avons choisi pour la passer la poche de Schaffhouse qui est bordée par un petit cours d'eau : La Wutach.

Nous nous postons sur une colline qui nous permet de surveiller les allées et venues pendant toute la journée. Nous nous débarrassons de tout ce qui peut nous encombrer, nous jetons même du chocolat...

La frontière n'a pas l'air très surveillée ; nous ne voyons pas beaucoup de chiens.

A vingt-trois heures, avec des précautions infinies, nous commençons à descendre à travers bois. Le sol est jonché de branches mortes qui craquent sous nos pas. Nous sommes éternés. L'un de nous prétend que les autres font exprès de faire du bruit ! Nous le rabrouons.

Nous mettons deux heures pour faire cinq cents mètres.



A l'eau !

Un à un, lentement, nous traversons une route, puis une voie de chemin de fer. Nous nous prenons, évidemment, les pieds dans les fils, nous butons dans les cailloux. Tout cela nous semble faire un bruit infernal qui doit être entendu de très loin. Enfin, nous nous couchons sur nos matelas pour la nuit, il est alors deux heures du matin.

Nous sommes au bord d'une rivière, la Suisse est à quelques mètres. C'est le moment le plus préoccupant : nos matelas pneumatiques devraient nous servir pour traverser cette rivière que nous croyions très profonde.

Roland de l'Espée descend le premier et maladroitement met son pied entre deux matelas, surpris il crie :

— Oh ! que c'est froid !

Affolés, nous le faisons taire. Aujourd'hui encore, je me souviens de cette impression glacée de l'eau, mêlée de glaçons, sur le corps.

Au milieu de la rivière, nous nous trouvons entraînés par le courant qui risque de nous amener devant un poste de garde. Nous donnons un grand coup de gaffe pour arriver de l'autre côté. Le radeau bascule. Nous tombons à trois dans l'eau et nous découvrons alors que la rivière est très peu profonde ; nous ne sommes pas plus mouillés que sur le radeau.

Roland de l'Espée a perdu son chapeau et ne peut le rattraper. Il aurait pourtant voulu arriver coiffé dans ce pays hospitalier, afin d'avoir le plaisir de saluer ceux qui nous accueilleraient. Dégoulinant d'eau, poussant notre radeau, nous gagnons la rive. Nous voilà donc en Suisse !

Très émus, nous nous embrassons. Mais nous craignons les gardes frontières, aussi nous nous enfonçons vers l'intérieur des terres. Sur le sol, des paquets vides de cigarettes : c'était une marque suisse, notre joie était immense.

Vers neuf heures du matin, nous arrivons à une

ferme. Je frappe, une femme m'ouvre et s'écrie en nous voyant :

— Ah ! vous êtes des prisonniers évadés ?

— Non, pas du tout, nous sommes des Français qui visitons la Suisse. Nous sommes un peu mouillés et aimerions bien nous sécher. C'est ridicule, nous n'avons pas d'argent sur nous, mais nous avons un compte en banque, nous vous rembourserons !

— Entrez, entrez, nous répond-on.

La maîtresse de maison nous prête alors des vêtements de soldat, de son mari et de son fils. Elle fait sécher les nôtres près de la grande cuisinière.

Nous mangeons des œufs et buvons du bon vin blanc.

Aux murs de cette ferme, nous pouvons voir des écriteaux bibliques, comme cela se faisait, autrefois, dans beaucoup de familles protestantes.

Je me hasarde à demander, si par bonheur, elle ne connaîtrait pas un pasteur de Berne, Otto Strasser, professeur de théologie. Elle me dit :

— Bien sûr, nous l'avons vu la semaine dernière. Son épouse est une de mes amies d'enfance.

— Puisque nous sommes en confiance, maintenant, puis-je vous demander pourquoi votre fils nous a quittés un peu rapidement ?

— Il est parti vous dénoncer.

Nous sommes consternés. Ainsi, nous étions venus à bout de nos peines et tout est maintenant perdu.

Bientôt, arrivent le commissaire de police et l'officier Commandant de la région.

Ils nous apportent du chocolat, des cigarettes, et nous rassurent aussitôt.

Ils nous informent, qu'ils doivent nous garder quelques jours. Nous serons ensuite remis aux autorités françaises libres. Nous espérons qu'ils disent la vérité.

On nous amène en voiture jusqu'à Schaffhouse et là, très aimablement, on nous conduit dans une prison chauffée. Nous y dormons vingt et une heures de suite. Nous y sommes restés cinq jours. La nourriture était exquise, les gardiens dévoués. Ce fut pour nous un séjour délicieux.

Le commissaire de police, particulièrement chaleureux, avait décidé de ne jamais fermer nos cellules à clé, puisqu'il nous avait demandé notre parole de ne rien faire contre le règlement en vigueur en Suisse, car les prisonniers étaient considérés comme libres, sauf ceux qui pourraient être accusés de délits de droit commun.

Une jour, il vint nous voir pour nous demander ce que nous pouvions souhaiter : le lieu était agréable, on était bien couchés, bien nourris, on nous apportait des journaux de France. On n'avait rien à souhaiter de plus. Mais, il insista. Alors on se permit de lui dire que, contrairement à tout règlement, ce qui nous aurait fait plaisir aurait été de visiter la ville, puisque sans doute, nous n'aurions plus l'occasion d'y revenir.

— D'accord, je mettrai deux sentinelles pour vous accompagner dans la ville, mais pour que vous ne soyez pas gênés, elles se tiendront à cinq mètres de vous.

C'est ainsi que nous nous mîmes à déambuler au milieu des maisons à l'architecture si particulière et dont les façades étaient toutes d'une propreté méticuleuse.

Après quelques centaines de mètres, nous demandions aux militaires de se mettre avec nous afin de nous diriger dans la ville. Nous entrâmes fourbus mais contents et ravis.

Puis, nous primes le train. Les civils qui nous rencontraient, criaient sur notre passage :

— Vive la France !

Nombreux furent ceux qui nous donnaient des cigarettes, voire même de l'argent pour prendre l'apéritif.

Les autorités suisses, nous ayant ensuite remis aux autorités françaises, l'aventure était terminée.

Elle demeure pour moi, l'un des moments les plus magnifiques de ma vie. J'ai presque trouvé qu'elle se terminait trop rapidement et je regrette qu'elle fasse déjà partie du passé.



Bonne route !

## RECTIFICATIF

Comme suite aux informations concernant la possibilité d'attribution d'une retraite complémentaire de l'IRCANTEC pour les camarades « ayant perçu une solde mensuelle pendant la guerre et la captivité » (Lien de Mars 1991, p. 4), il convient de noter que : « ...La condition fondamentale au droit à pension de retraite de l'IRCANTEC, en qualité d'agent titulaire sans droit à pension (TSD), est la présence des agents dans le champ d'application du code des pensions civiles et militaires de retraite.

L'article L2 de ce code limite les bénéficiaires « aux militaires de tous grades possédant le statut de mili-

taire de carrière, ou servant au-delà de la durée légale en vertu d'un contrat » (...). L'IRCANTEC ne peut prendre en charge en qualité de TSD que les services relevant du code des pensions civiles et militaires.

J'ajoute cependant, qu'en complément des régimes de base de la sécurité sociale, les services des officiers et sous-officiers de réserve au cours de la guerre (1939-1945) peuvent être repris gratuitement par les régimes de retraite complémentaire privés ou IRCANTEC dans les conditions fixées par ces régimes.

Lettre du 08-04-1991 au Président de l'U.N.A.C., de la part de la Direction de l'IRCANTEC.

## Le feuilleton du " LIEN " (exclusivité)

## « L'ENCHANTÉ »

Roman inédit d'André BERSET.

CHAPITRE XXV

Les meilleures choses ont une fin. Les «substantifs» chouchoutés de l'Ecole de conduite doivent revenir à leur caserne, et subir, à nouveau, les avanies de l'engrenage impitoyable du service armé. Pourtant...

Ce : «M'en fous! Démerdez-vous!» craché par le sergent Pinon, c'est le côté de l'armée que l'on ne montre pas dans les beaux défilés militaires. La jugulaire! Jugulaire merdoyeuse émanant, le plus souvent, d'un primat qui met vingt ans pour devenir sous-juteux. Avec cette engeance, il n'y a rien à faire. C'est obtus. Fermé. Bouclarés jusqu'à la fin des temps. La discute, ils ne pignent pas. Il n'y a qu'à obéir si l'on ne veut pas se retrouver au gnouf secco. Notre super-caïd l'a entravé depuis une bottée d'éphémérides. Il y barre donc, à la corvaillie. A trois kilomètres c'est. On y va mollement, en s'arrêtant pour un oui ou un non. Changer son poiscaïl d'eau. Se frotter les pédibus douloureux. Décocter dans un fourré. Machouiller un brin d'herbe et tout le tra-la-la dont la force d'inertie est capable.

Dans ce domaine particulièrement pinoche, les bidasses en connaissent un sacré rayon de bicyclette à roue libre. En l'occurrence, vachement raison ils ont. Quand ils arrivent au lieu d'esclavage, c'est pour constater que le «crée la mort» est enfoncé dans la glaise jusqu'à la bouche à feu. De plus, pour faire bon poids, il est tombé de la baïlle toute la noche. Faut donc remplir des brouettes. Trimbaler la décoction pour la virer plus loin. Tout ça dans la boue gluante, Visqueuse. Nauséabonde. En subissant, de surcroît, l'assaut des moustiques qui se gavent les mandibules dard! dard! Un vrai turf de forçats du temps où l'on punissait les criminels.

Au bout d'une plombe de cette occupation joyeuse, la tenue de sortie de notre poulet de grain on ne la reconnaît plus. Infâme c'est. Il le savait l'autre putasse!

— Je vous dis que je lui aurai la gueule, à ce pourri! Qu'il hurle, le tendron.

C'est à ce moment, comme dans les drames antiques, que l'estafette survient. En biclo. Un jeunot efféminé qui n'ose pas s'approcher trop près des bouseux, afin de ne pas salir sa petite veste cintrée au-dessus du popotin. Il interroge d'une voix de fausset :

— Blavien, il est là ?

— Ouais! répond un tas de boue, qu'est-ce que tu veux, ma choutte ?

— Il y a le lieutenant Zude qui veut te voir, c'est urgent! Il ne manquait plus que celui-là! Tiens! C'est complet. Lui non plus n'a pas digéré son coup de crosse sur la tronche. Bah! on verra bien...

Encore trois kilomètres à se taper en souplesse. Surprise, le lieutenantche l'accueille aimablement. Il est tout miel. Il interroge :

— Vous savez nager, je crois ?

Tu parles! Machin, au propre et au figuré, qu'il pourrait lui répondre, notre louveteau. Ce n'est pas pour rien qu'il a fait du water-polo aux Sauveteurs de la Basse-Seine à Asnières.

— Très bien, soyez dans une demi-heure à la Gravière!

Ce que l'on nomme ainsi, c'est une espèce d'étang artificiel formé par le creusage continu de dragues récupérant les graviers. Cela fait un plan d'eau de cent cinquante mètres de long, cent de large et dix-huit de profondeur. Les dragues, maintenant, sont à quelques centaines de mètres plus loin, sur un autre emplacement.

Vergnes, Nanco et Macoupé viennent le rejoindre en compagnie d'un gars de la classe trente-six.

Le lieutenant arrive. Il leur explique qu'un ordre venu de l'échelon supérieur vient de passer; tous les hommes des unités de combat doivent savoir nager. On se demande d'ailleurs bien pourquoi, dans les casemates de la Ligne Maginot, mais c'est ainsi. Il faut donc former des maîtres nageurs, en utilisant, de préférence, ceux qui ont déjà des connaissances. Le gosse il n'en revient pas. Décidément, on lui aura tout fait faire dans ce boulot à la gomme. Le voilà maître-nageur, maintenant, il ne lui manquait plus que cela!

Naturellement, toujours anticonformiste, il se distingue par le fait qu'ailleurs que tous les autres sont en calbans; lui, comme il n'avait pas prévu le coup, se contente d'une serviette attachée avec une épingle de nourrice.

L'eau est bonne. Assis sur la berge, le lieutenant surveille leurs ébats. Antoine est aux anges. Il retrouve vite les gestes appris aux sauveteurs. La brasse. Le crawl. L'indienne. La planche. Il plonge. Virevolte. Nage sous l'eau. Un vrai poisson.

Bon! Voilà qu'il paume sa serviette. Ça ne l'arrête pas. Quand il sort de l'onde, de jeunes alsaciennes l'observent de la rive. En apercevant son «chef-d'œuvre» elles se sauvent en poussant de grands cris tandis qu'il leur lance :

— Voyons! Mes pépées, faut pas vous évanouir! Vous verrez jamais mieux!

Et modeste, avec ça.

Les bidasses... c'est pas long pour la démerde. Deux jours après, Buttlering et Macoupé dégottent un lac. Un vrai. Pas facile d'accès. Faut d'abord prendre une route impossible, par carrossable pour un poil d'aloopède. Puis un tas de petits chemins biscornus comme le sonneur de Notre-Dame. Leur truc miroitant, il est là. Derrière un grand portail à claire voie. Ils y amènent Laracine et Antoine. Pour ce dernier, il n'y a pas de problème. Du moment qu'il y a un obstacle, c'est qu'on doit le franchir. Ils sautent donc par dessus le portail. Au-delà, c'est du tonnerre! Le Paradis! Nos quatre zèbres admirent le paysage. Cette grande étendue d'eau entourée d'arbres sylvestres. A côté, il y a une immense prairie où paissent des vaches sympathiques. Ils ne pensent même pas à faire le rapprochement avec leurs gradés.

Flac! Plof! Pif! Clac! Voilà nos gaillards dans la flotte, qui gueulent comme une belle-mère qu'aurait pas vu son gendre depuis six mois. Ils s'ébrouent. Chahutent. Remuent beaucoup car l'eau est assez froide. Et ils ignorent souverainement le panneau sur lequel ils ont accroché leurs vêtements : «Baignades interdites - Badestelle verboten».

Après ça, ils font un pique-nique badouros. C'est Gonaille qui leur a passé le frichti : des tomates. Du pâté. Du thon. Des sardoches à faire pâlir d'envie un lieutenant-colonel. De la confiture de fraises qui la ramène pas. Ils chantent à tue-tête :

Y'a-t-y du rôti ? Y'a-t-y du rata ?

Y'a-t-y du rôti dans l'assiette ?

Y'a-t-y du rôti ? Y'a-t-y du rata ?

Y'a-t-y du rôti dans les plats ?

Le garde Champignol du coin, qui doit les mater depuis un sacré bout de temps, surgit, comme le Gnafron du Guignol lyonnais, et les interpelle :

— Quoi vous faisez ?

Il a le même accent que l'adjudant Ritter. Tout en continuant de becter, Laracine répond :

— On casse la dalle!

— Vous, pas vu la porte fermée ?

— Non, t'as vu une porte fermée, toi ?

— Vous, pas recommencer!

— C'est ça, pépère, on lui dira.

Tout de même, le vieux birbe, il n'a pas dû apprécier et a fait son rapport. Cela a dû remonter la filière jusqu'à l'inévitable contre ordre cher à toutes les armées du monde. On sucre l'expérience «Maîtres nageurs». Ça tombe à la flotte, comme tout le reste, quoi! Façon de parler.

Et pendant ce temps, la haute pététe gouvernementale cherche des pilotes pour créer une aviation extra super. Il est presque temps. Le Haut commandement veut former des troupes d'élite avec toutes les raclures qu'il pourra dégager. Antoine se porte volontaire pour le premier régiment de parachutistes qui vient d'être constitué. On prend son nom qui ira s'entasser dans l'amoncellement de toutes les paperasses administratives, les dossiers, les états, les archives, les fiches, les parchemins encombrant des milliers de burlingues inutiles. En attendant, on s'enquiquine dans la monotonie des tâches sans éclat : gardes, corvées, menus travaux.

Les soldats n'ont pas le moral. Voilà, maintenant, que l'on parle du service de trois ans. Les anciens, qui devaient partir en septembre, sont maintenus jusqu'au mois d'avril. C'est un commandant, venu spécialement d'Hagueneau, qui les réunit pour leur présenter la chose avec ménagements. Il leur affirme que le gouvernement n'est pas responsable, que ce sont les événements qui l'obligent à prendre ces précautions; il ajoute même, pour les rassurer, qu'ils auront dix jours de permission tous les trois mois. Les anciens ne mouffent pas. Ils écoutent abasourdis. Comme des mecs auxquels on aurait flanqué des coups de trique sur la fiole. Il y en a juste un qui dit aux autres :

— Vous verrez que, la prochaine fois, ils ne se dérangent même pas pour nous annoncer le rab!

Et les autres, ceux de trente-six. Qui sont encore là! Eux, ils ne savent même plus quand on va les relâcher. On les occupe, tant bien que mal, en des petits turbins futiles; ce que les dirigeants, cyniques, clament, dans leurs discours vaxoux comme des «Travaux nécessitant des spécialistes».

Mince de spécialités : ramasser du bois dans la forêt. Désherber les abords. Lessiver les couloirs. Faire les plôches.

Ils seraient mieux chez eux, c'est sûr. Mais, pendant qu'ils sont là, cela fait d'éventuels chômeurs en moins. C'est bon pour les statistiques. L'image de marque nationale.

Pour ne pas trop mécontenter les rabioteurs forcés, on cloque toutes les gardes aux jeunes. Ceux de la classe trente-huit. Notre héros n'en sort plus. On n'y voit plus que lui. Alors, comme ça risque de durer, il s'organise. Quand il est sentinelle, il tapse sa guérite de cours d'anglais de l'Ecole Universelle spécialisée dans les études par correspondance.

— My butcher is a poor man. Lit-il rapidement.

Il sort de la boîte à pantin et déambule, le mousqueton sur l'épaule, en répétant à mi-voix : «My butcher is a poor man».

C'est qu'il prépare son avenir, notre Antoine, il veut s'en sortir en perfectionnant son éducation. Sa méthode est tellement au point, qu'il peut même présenter les armes en marmottant : «My offitsir is a schooque man». Et répondre à sa correspondante canadienne en ajoutant quelques mots dans la langue de Shakespeare. Les oasis de rêves sont si rares en cette époque incertaine.

Pour essayer de s'évader de cette atmosphère pesante. Débillitante. Abrutissante qui règne sur le camp, Antoine, Buttlering et Macoupé décident de profiter d'une perne qu'ils se sont signée, pour le 15 août afin d'aller faire une balade en bécane jusqu'à Seltz. Ce doit être la victoire de Sylvere Maës dans le Tour de France qui les a inspirés; quarante bornes aller et retour ça ne leur fait pas peur. L'ennui c'est que Buttlering compte ça en nombre de bistrots.

— Un r'niflard pour Arthur! braille-t-il dans tous les estaminets des villages qu'ils traversent : Leutenheim, Forstfeld, Beinheim, Kesseldorf.

A Seltz où la halte est encore plus longue, ils sont beaucoup moins frais pour aller admirer le pont de bateaux sur le Rhin. C'est la grande curiosité du moment. Tout le monde se demande combien de temps il va durer... Il fait beau. La foule se presse du côté français. Les gens rient. Commentent à haute voix. Il y a des baraques foraines. Une guinguette. Ça vit, quoi!

De l'autre côté du fleuve. Sur la rive allemande. Rien. Le silence, le néant. Pas même une sentinelle visible. On a presque envie de traverser pour voir comment ça réagira. Alors, évidemment, ça ne loupe pas. Buttlering, passablement «parti» veut y aller...

Un trouffion français, de faction au pont de bateaux, lui dit de ne pas faire le con. Mais, allez raisonner un pinte! Buttlering se déshabille en hurlant que puisqu'on lui interdit les bateaux, il ira à la nage. Le bon Macoupé le refringue au fur et à mesure qu'il se déloque. Finalement on le réinstalle sur son vélo pour reprendre, en sens inverse, la tournée de tous les troquets. Ce ne sont pas les mecs du Tour qui en feraient autant.

C'est une de leurs dernières équipées.

Car la situation internationale se dégrade de jour en jour. Quand arrive le 18 août, cela fait un an que les libérables de la classe trente-six étaient appelés au bureau de la compagnie en vue de leur retour dans leurs familles. Un an qu'ils rendaient leurs effets militaires. S'habillaient en civils. Et partaient en chantant, pour retrouver leur travail. Leurs espoirs. Leurs perspectives de promotion sociale. Leurs fiancées.

Le 19 août, le ministre des Travaux Publics invite, de façon pressante, les personnes dont la présence n'est pas nécessaire à Paris, à quitter la capitale.

On nomme un directeur des Services de Propagande et d'Information.

Les soldats de forteresse sont mis en état d'alerte. Ils doivent tous rejoindre leurs ouvrages respectifs. Automatiquement, Antoine se retrouve dans la casemate de Runtzenheim où le climat manque de joveusété. On obstrue les passages. Boucle les chicanes. Ouvre les fosses Colson, du nom du général qui s'est imaginé que l'ennemi devrait immanquablement tomber dedans. Ferme les voies de chemin de fer qui ne passera plus au-dessus. Des mobilisés arrivent. Et d'autres encore. Dans les chambres de repos prévues pour six ils sont douze et davantage. On étale des matelas dans tous les sens. Certains installent des civières entre deux caisses de munitions. Les moins veinards s'allongent à même le ciment du sol, dans les couloirs.

Pour la croûte, c'est du kif. Déprimant à souhaits. Du riz gras, collant comme un timbre poste. Des patates écrasées avec les épiluchures. Des lentilles pleines de parpaings. Et encore! Faut pas râler. Des fonds de gaitouses. On distribue pour vingt-quatre ce qui était prévu pour dix. Pour compenser la nourriture piètre, les gars prennent la T.S.F. Ça ne leur remonte pas le moral. Au contraire, leurs visages se décomposent au fur et à mesure des nouvelles. L'angoisse les marque. Ils sont dépressifs. Nerveux. Querelleurs. Quelle ambiance!

(à suivre)

Correspondance  
d'un " Malgré Nous "

De la lutte d'un camarade lorrain, Pierre BUCHEC, de Metz, enrôlé de force à 16 ans dans la Wehrmacht, d'où il parvint à se dégager pour se retrouver au 8<sup>e</sup> Zouaves en Afrique du Nord, j'ai extrait ces quelques lignes :

«Je suis content de ne pas avoir eu à connaître le camp sinistre de Tambow ou autres, d'où tant de mes camarades ne sont pas revenus. De l'Oder où je me trouvais alors, j'ai pu m'éclipser et gagner l'Elbe pour rencontrer les troupes polonaises (légion américaine) et me rendre à elles. Considéré comme prisonnier de guerre pendant deux mois de mai à juillet 1945 — c'était à Lunebourg (Elbe), dans un camp bien gardé, le ravitaillement était «serré», les Américains ne distribuant qu'une gamelle par jour, composée des vivres de réserve prises aux troupes allemandes.

Dans ce camp, sont apparus un jour, des représentants de la Croix-Rouge, à la recherche des prisonniers français pouvant s'y trouver. J'ai pu faire valoir sans trop de peine ma qualité de Lorrain, donc de Français. Je me trouvais être vite libéré et content de rentrer à la maison. C'est à cette époque que j'ai été amené à m'engager dans l'armée française en Afrique où j'ai connu le 8<sup>e</sup> Zouaves.

Je pensais à mes camarades, victimes des mois passés, bien tristes à rappeler.

Tu as aussi connu ces moments dans les stalags d'Allemagne. Si certains, aujourd'hui, avaient connu cette vie, cela les amènerait peut-être à réfléchir sur pas mal de choses et à changer leur comportement».

Ainsi écrit ce «jeune» camarade qui me fait penser à d'autres Alsaciens et Lorrains et aux autres amis de ce même 8<sup>e</sup> Zouaves... en 1937-1939.

Prisonniers ou libres, la plupart ont regagné confiants leur province, souvent encouragés à le faire par les autorités françaises de zone libre.

Se croyant à l'abri dans leur terroir annexé de fait par l'ennemi, ils durent, quelques années plus tard, se soumettre à l'autorité occupante et gagner, encadrés, les casernes du nord de l'Allemagne avant d'être envoyés combattre en U.R.S.S.

Enrôlés de force, ils durent obtempérer en dépit de leur résistance et de leur répulsion; quelques-uns purent s'échapper, d'autres ayant déserté et gagné les lignes russes, furent enfermés dans des camps, plutôt mal traités, manquant de nourriture et de soins. D'autres encore, très nombreux, sont morts sous les balles des «alliés», tel un de mes bons camarades de Mulhouse tombé devant Moscou.

Il serait navrant et très injuste d'oublier ces sacrifices.

Pierre DURAND.

PROCHAIN RENDEZ-VOUS,

A « L'OPÉRA-PROVENCE »

LE DIMANCHE 13 OCTOBRE

(12 heures)

«Par peur d'être traités de bourgeois, de réactionnaires, les parents, les professeurs ont sombré dans la facilité du laisser-faire, confondant rigueur et répression, liberté et laxisme.

Les enfants, comme les artistes, ont besoin qu'il existe des cadres pour leur action. Parce que la liberté ne se distribue pas, elle se conquiert. Les jeunes veulent des professeurs qui ne démissionnent ni de leur responsabilité d'enseignant ni de leur responsabilité d'adulte».

Jean-Michel Jarre,

compositeur, père de trois enfants.

24-11-90.

## SOLUTION DES MOTS CROISÉS N° 477

HORIZONTALEMENT :

I. - Cannibale. — II. - Ajouteras. — III. - Roi. - Ebats. — IV. - Rus. - Mesie. — V. - Eres. - Tenu. — VI. - Let. - Péril. — VII. - erta. - Ase. — VIII. - Taenia. -Me. — IX. - Sissonnés.

VERTICALEMENT :

1. - Carrelets. — 2. - Ajourerai. — 3. - Noisettes. — 4. - Nu. - Ans. — 5. - Item. - lo. — 6. - Bébête. - An. — 7. - Arasera. — 8. - Latinisme. — 9. - Esseulées.

N° de commission paritaire : 786 D 73

Dépôt légal : 4<sup>e</sup> trimestre 1991

Cotisation annuelle : 75 F donnant droit à l'abonnement annuel au journal.

Le Gérant : J. LANGEVIN

IMPRIMERIE J. ROMAIN - 79110 CHEF-BOUTONNE